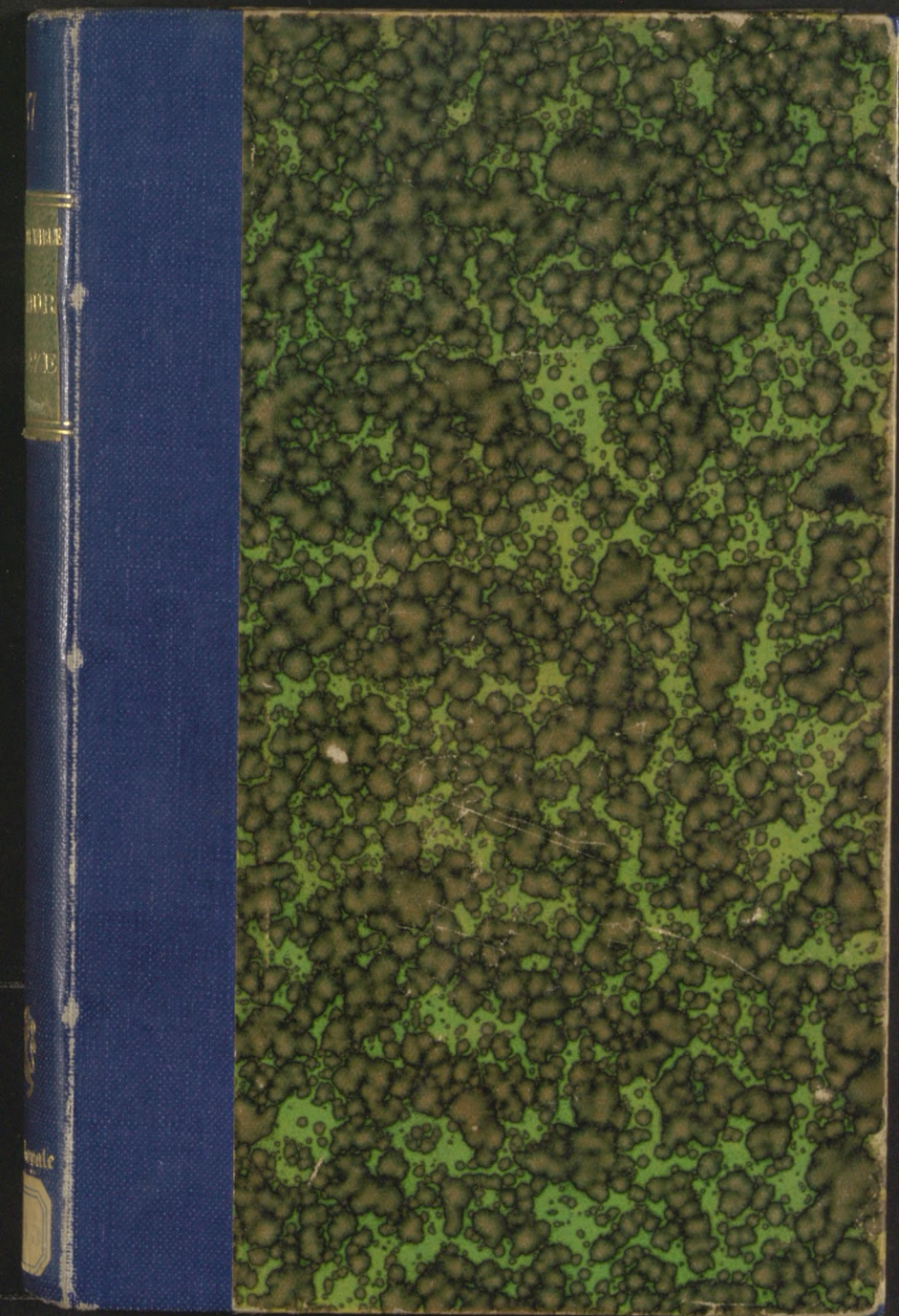
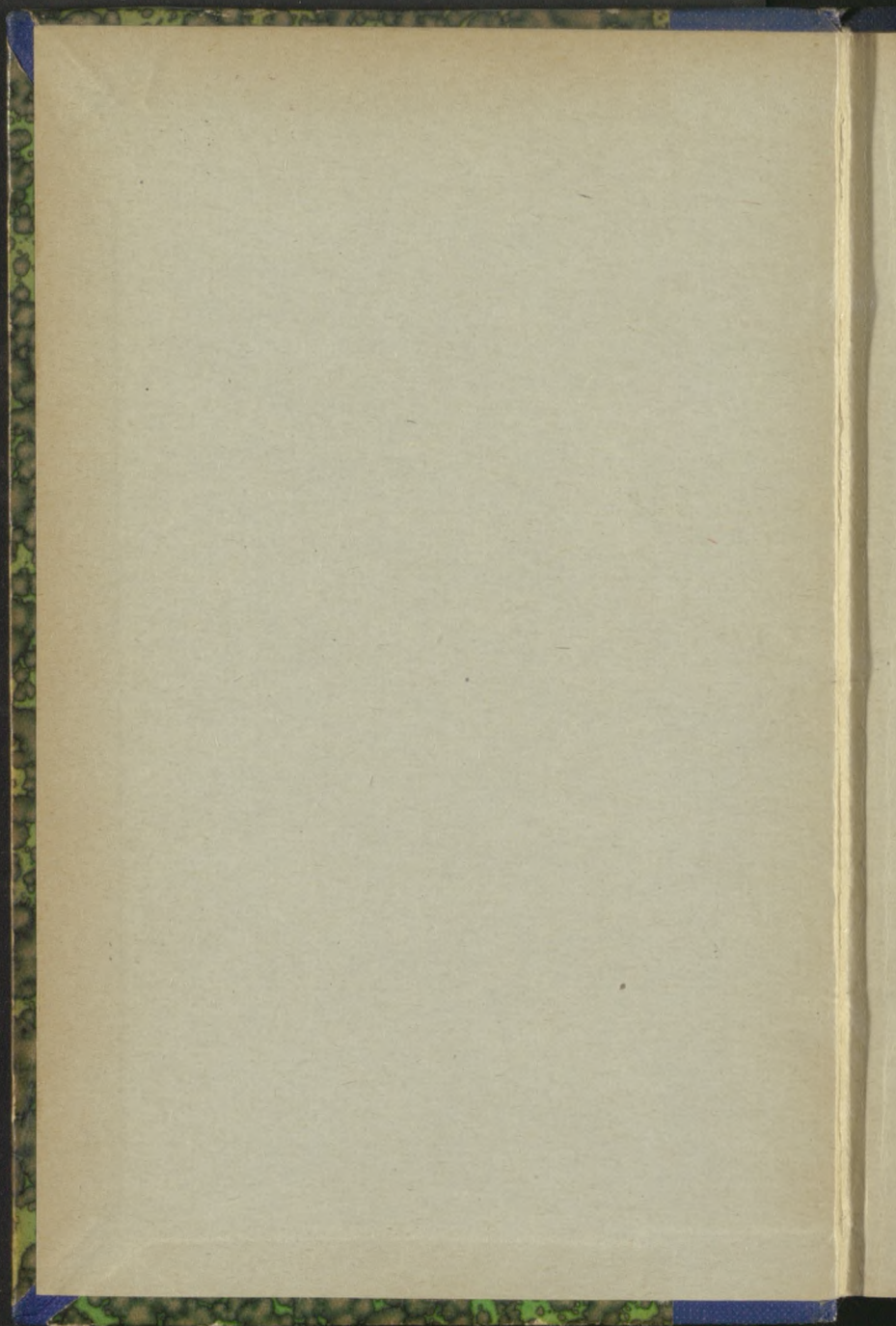
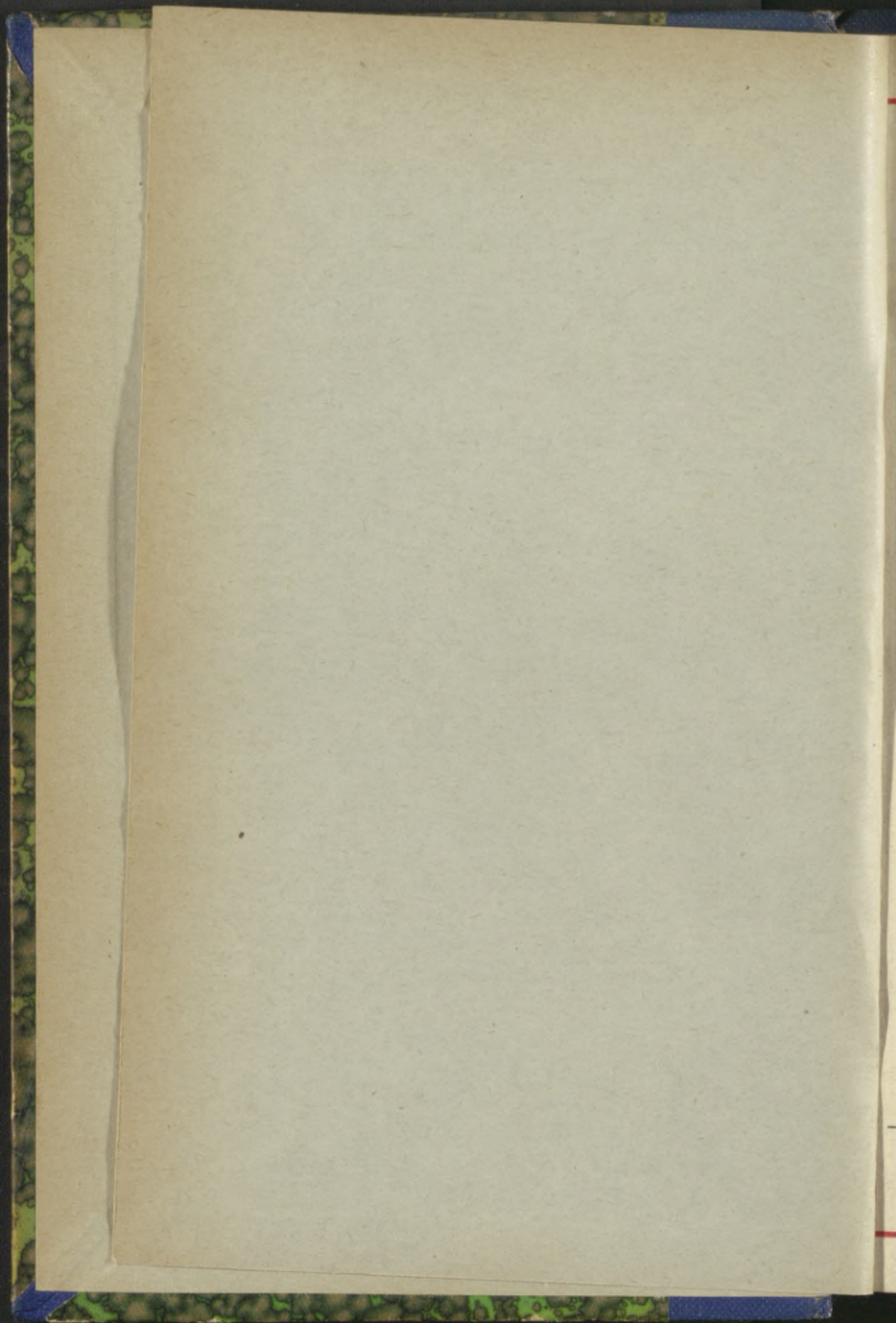






12127320

3715



Marguerite VAN DE WIELE

**LE
MUR DE GAZE**

ROMAN



LA RENAISSANCE DU LIVRE

LE
MUR DE GAZ

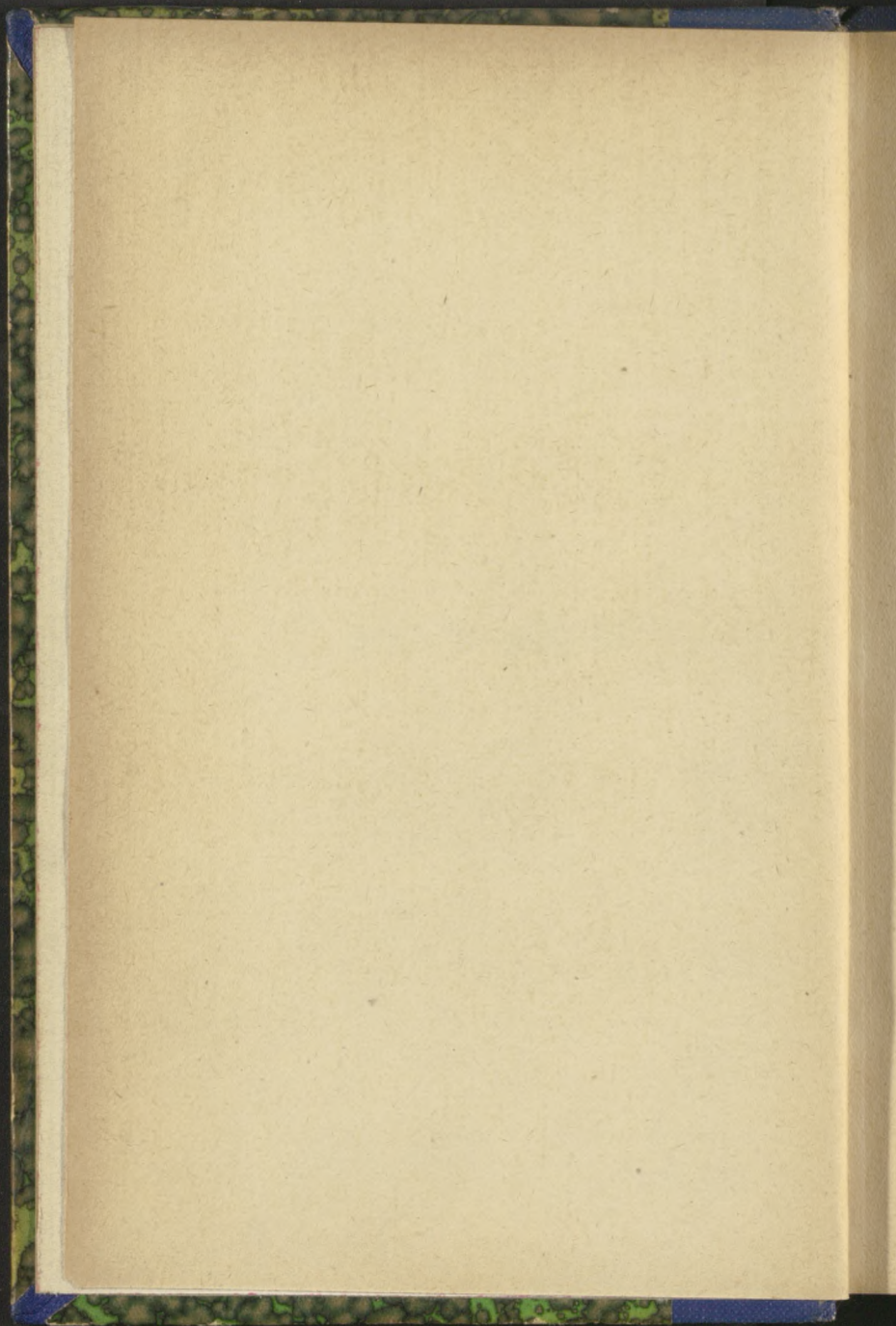


LA BIBLIOTHEQUE DU

3715 R
—
87

LE MUR DE GAZE





Ouvrages du même auteur

Contes - Romans

Critiques d'art et de littérature

Etudes sociales

Lady Fauvette. Paris, Collection Charpentier. E. Fasquelle.

Histoire d'un ménage. Paris, Collection Charpentier. E. Fasquelle.

Le roman d'un chat. Verviers, Gilon.

Les frasques de Majesté. Bruxelles, Collection nationale. Lebègue.

Maison flamande. Paris. Collection Charpentier. E. Fasquelle.

Filleul du Roi! Paris, Hachette & C^o.

Insurgée. Paris, Collection Charpentier. E. Fasquelle.

Antoine Wiertz, l'homme et l'œuvre. Paris, Librairie de l'Art.

Les Ecoles féminines d'Art et d'Art industriel de Paris.
(Rapport de Mission). Publication du Ministère des Sciences et Arts.)

Henri Beyaert, l'homme et l'œuvre. Anvers, « Célébrités nationales ».

Misères. Paris, Ollendorf.

Les frères Van Ostade. Paris, Collection des Artistes Célèbres. Librairie de l'Art.

Le Sire de Ryebeke (légende flamande). Paris, Librairie de l'Art.

Fleurs de Civilisation. Paris, Ollendorf.

L'Ommeganck de Bruxelles (son histoire légendaire et véritable). Bruxelles, Havermans.

Légendes. Bruxelles, Havermans.

Ame blanche. Bruxelles, Edition de la *Belgique Artistique et Littéraire.* Larcier.

Légendes. Bruxelles, Lebègue.

La Maison de l'Ouvrier. « Bruxelles-Exposition ».

Contes des Flandres. Paris, Librairie Larousse.

Légendes (22^e mille). Bruxelles, Lebègue.

Divers :

Les héroïnes romantiques. Bruxelles, Weissenbruch.

Conteurs et Romanciers belges. Bruxelles, Weissenbruch.

La littérature française du XVII^e siècle. Cinq conférences à l'Ecole Normale de Bruxelles.

En préparation :

L'Epine en Fleurs.

L'Intruse légitime.





Marguerite Van de Wiele

(Photographe ALEXANDRE)

MARGUERITE VAN DE WIELE

LE MUR DE GAZE

ROMAN



BRUXELLES
LA RENAISSANCE DU LIVRE
12, PLACE DU PETIT SABLON, 12

1928



Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier japon, hors commerce, marqués H. C. et douze exemplaires sur papier de la Société Royale Hollandaise de Maestricht numérotés de 1 à 12.

Copyright by *La Renaissance du Livre*, 1928. Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

I

— Oui, répétait Claire, la tête basse, le front pourpre; oui, je t'ai trompé; j'ai cédé à cet homme, je lui ai appartenu. Et cela s'est passé ici, chez nous, chez *toi*, dans ta maison, à deux pas de la chambre où notre fille dormait. Tu vois bien que je suis sans excuse : épouse adultère, mère indigne, femme sans pudeur et sans honneur... tu vois bien que le pardon est impossible et qu'il faut me chasser!

Le romancier Paul Davaine, à qui cet aveu était fait, demanda, la voix anxieuse :

— Tu l'aimais?

Et quand elle eut dit :

— Non.

Il proféra un : « Oh! » qui était plutôt de répulsion que de reproche.

Sa femme poursuivait :

— Non, je ne l'aimais pas, je ne l'ai jamais aimé; cela t'étonne, n'est-ce pas, cela bouleverse toutes tes notions de psychologie et toutes tes idées sentimentales? La même créature que tu as connue jeune fille, candide et réservée, qui entra vierge dans le mariage, qui possède un époux comme toi : célèbre, bon entre les meilleurs; grand, non seulement par la qualité de son œuvre, mais par la noblesse de son caractère, — une créature comblée du doux bonheur d'avoir une enfant comme notre Madeleine, exquise et dont elle est idolâtre, a pu, oui, a pu devenir la maîtresse de quelqu'un pour qui elle avoue n'avoir jamais éprouvé aucune tendresse! C'est ainsi, pourtant : cette malheureuse est devant toi, et je ne mens pas, je te le jure, en affirmant que je n'ai jamais aimé Jean Same-ries.

Comme elle prononçait ce nom, son mari

avança la main vers elle : on eût dit qu'il voulait empêcher ces quatre syllabes de passer la bouche de Claire. La main de Davaine retomba, inerte, dans un geste de découragement. N'était-elle pas de lui, cette phrase de justesse rationaliste : « Les philosophes ont inventé l'âme que la science ne trouve nulle part, et ils ont fondé sur la morale des théories impuissantes à dominer l'instinct »?

— Que faire? murmura-t-il.

Claire dit encore une fois :

— Te séparer de moi; me chasser...

Il haussa les épaules; il avoua, d'une voix dont la détresse était infinie :

— Je ne pourrais pas.

Et ce fut au tour de la jeune femme de dire :

— Oh!

— Non, reprit Paul Davaine violemment; non, je ne pourrais pas : je t'aime, moi... ou, du moins — car sait-on où l'on en est après

un coup comme celui que tu viens de m'asséner? — je t'*aimais*; je ne veux pas que tu courres retrouver cet homme.

Elle eut un mouvement qui signifiait qu'il se trompait bien et qu'elle n'aurait garde de jamais retourner vers Jean Sameries.

Mais Paul continuait :

— Quant à oublier, je ne pourrais pas; je souffre trop. Cependant, il faut que tu restes ici, que tu demeures chez moi : ta place est auprès de notre enfant; elle est trop jeune pour que j'ose prendre le droit de la priver de sa mère; et tu fus toujours une excellente mère...

A ces mots, les yeux de M^{me} Davaine, jusqu'alors secs, durs, brillants et comme brûlés de fièvre, se troublèrent : un voile passa sur ses prunelles, si limpidement, si suavement bleues. Et elle dit tout bas, avec humilité, avec ferveur, tandis que ses mains jointes tremblaient :

— Vous êtes bon!

Il détourna la tête pour qu'elle ne vît pas son émotion, et il quitta la pièce.

C'était là la fin d'une scène commencée deux heures plus tôt entre les époux, et qu'un rien, moins qu'un rien : un mot formulé par hasard, l'inspiration d'une plaisanterie bénigne qui, soudain, poussait Davaine à railler sa femme des assiduités de ce Jean Sameries, avait provoquée :

— Mais en vérité, Claire, ce monsieur est donc, à présent, tout à fait de vos intimes ? avait demandé Paul sans la moindre arrière-pensée, comme Sameries, présent au moment de son entrée à lui-même dans le salon de M^{me} Davaine, prenait enfin congé d'eux.

Elle avait étrangement rougi, manifestant une irritation que rien ne justifiait. Et, surpris, puis alarmé, puis irrité à son tour, le mari, sur un ton de plus en plus péremptoire, insistait pour qu'on lui répondît.

Elle avait répondu sans habileté, sans aisance,

avec un mouvement d'humeur dissimulant mal la gêne : le premier venu l'eût devinée; et Paul qui, pourtant, n'était ni jaloux ni méfiant, sentit l'aile lourde du soupçon qui lui effleurait l'esprit, qui lui soufflait on ne sait quelle vilaine pensée à l'oreille. Alors, sans bien se rendre compte de ce qu'il disait, mais dans l'espoir, plutôt, d'entendre Claire invoquer quelque chose qui la disculpât, il l'avait interrogée. Hélas! c'était précisément, pour celle-ci, un de ces moments de faiblesse, de dépression morale, où l'aveu est au bord des lèvres! M^{me} Davaine n'avait guère fait de difficultés pour confesser sa faute; elle y avait insisté au contraire, s'accusant, criant avec force la souillure de son péché, et dévoilant, du même coup, sa déception, son dégoût, l'horreur qu'elle n'avait jamais cessé de ressentir pour son complice.

Davaine l'écoutait, abasourdi, ne sachant plus au juste si c'était un jeu cruel qui se prolongeait

entre eux, ou si sa femme parlait sérieusement. Une fois, il l'interrompit, criant un désespéré, un suppliant, un furieux :

— Tais-toi!

Et il ajouta, hors de lui :

— Tu mens!

Mais elle eut vers Paul un tel geste de protestation, un regard si explicite dans un désespoir si poignant, qu'il comprit l'impossibilité du doute. Puis, enfin, quand l'idée de la culpabilité de Claire fut entrée en lui, une autre idée vint doubler celle-ci, et c'était : qu'il ne la chasserait point, qu'il voulait la garder, car il l'aimait, car la faute de cette femme, faute dont elle sortait découronnée et avilie, n'avait pas tué en lui l'ardente passion qui le liait à elle depuis cinq ans, depuis leur mariage. Et, en dépit de lui-même, il éprouvait une espèce de jouissance à entendre la malheureuse répéter si souvent, avec tant de force, avec une insistance qui son-

nait si franche, si vraie : qu' « elle n'aimait point, qu'elle n'avait jamais aimé son amant ».

Elle ne l'aimait pas? — Mais alors pourquoi, oui, pourquoi, comment, à la faveur de quel vertige, grâce à quelle aberration passagère ou à quel vice avait-elle pu tomber dans les bras de ce Jean Sameries?

Après avoir quitté Claire, le mari, retiré dans son cabinet de travail, effondré parmi les coussins d'un divan, se répétait :

— Pourquoi... pourquoi?

Et du dégoût, une rancœur qui, de minute en minute, se précisait, s'aggravait, lui faisait monter aux lèvres, à l'adresse de la coupable maintenant hors de sa vue, des mots d'injure grossière, excessifs :

— Oh! la sale... la sale! grondait Paul Davaine, dans une indignation qui, enfin, s'exhalait.

Il se demandait comment il avait pu être

assez maître de lui, tantôt, pour ne pas la tuer, en repoussant dans sa gorge effrontée, en repoussant pour jamais, d'une main qui l'aurait étranglé au passage, l'aveu détestable. Au lieu de cela, de cette solution tragique et logique, c'est tout le contraire, c'est la cohabitation sous le même toit, la vie commune qu'il avait voulues. N'était-ce pas folie, car, il le comprenait à présent, jamais il ne pourrait tolérer une pareille situation. Et, aussitôt, les paroles de Claire, disant avec une sincérité tellement évidente : « Je n'aime pas cet homme, jamais je ne l'ai aimé », lui revenaient; ce qui lui était doux!

De rancune très haineuse contre l'amant de M^{me} Davaine, il n'en avait point. Il n'était pas de ces bravaches qui, s'ils ne sont pas devenus immédiatement meurtriers, se jugent perdus d'honneur parce que leur femme leur aura été infidèle. Paul Davaine avait de l'honneur une conception différente et il admettait, en dehors

et au delà de la morale conventionnelle, une autre morale beaucoup plus respectable et plus haute. Ce n'est pas son orgueil qui souffrait, mais son cœur. Or, cette souffrance venait de Claire seule, ne pouvait venir que d'elle, et cette souffrance était d'autant plus affreuse qu'elle le frappait d'une manière plus brusque, plus imprévue. Il aimait sa femme si absolument, lui ! Et, elle aussi, l'aimait, l'avait aimé. Jusqu'à la minute exécration de la confession, Paul eût juré que M^{me} Davaine était toute à lui, comme il était tout à elle, tandis qu'elle-même prétendait n'avoir jamais aimé Sameries !

Et le mari, avec une intuition venue justement de ce que leur union sentimentale avait été si étroite et si tendre, le mari, confusément, devinait qu'une fatalité avait tout conduit ; même, il était bien près d'admettre, malgré la chute matérielle, que l'âme de cette femme n'eût à aucun moment trahi...

Cependant, Claire avait été la maîtresse de Sameries; elle l'affirmait avec une énergie malheureusement trop véridique; elle en avait fait l'aveu franchement, spontanément, irréparablement. Et voilà le fait brutal, l'abomination, le désastre. De se le rappeler causait à Paul une souffrance si aiguë qu'il ne pouvait se retenir de crier; et il pleura. Il pleura lentement, longuement, éperdûment; il pleura sur lui-même et il pleura sur elle, la pécheresse, peut-être inconsciente, certainement pitoyable. Mais en pleurant il remarquait que si de tout comprendre il peut sortir une raison de tout pardonner, le pardon n'implique pas l'idée de l'oubli qui, seul, serait pacifiant.

— Voici ce que j'ai décidé, lui dit-il le lendemain, après douze heures passées loin d'elle,

dans son cabinet de travail où il s'était improvisé un lit, — vous y souscrirez, je pense; dans l'intérêt de notre enfant innocente, je vous garderai; rien ne sera connu de ce qui se passa hier entre nous : je ne provoquerai pas votre amant en duel, et, pourvu qu'il cesse de paraître ici, je tâcherai d'oublier son existence. Vous continuerez d'habiter sous mon toit et de diriger notre maison. Pour le monde, pour votre famille et la mienne, pour les domestiques, ce sera comme si rien n'était changé entre nous. Mais notre intimité est morte; de vous à moi, nous savons à quoi nous en tenir là-dessus; et ce sera le divorce effectif, la séparation entière, complète. Je pense, et vous penserez comme moi, qu'il ne saurait en être autrement désormais.

Elle acquiesça de la tête, puis ils se quittèrent.

Et la vie, entre eux, continua de couler, pareille et si différente! Ils furent sous le même

toit, dans le même logis, à la même table, autour du même berceau, et sous des apparences d'entente parfaite, de ménage heureux, deux étrangers. Leurs yeux, quand ils se rencontraient, fuyaient bien vite le regard incidemment croisé, et ils mettaient chacun à éviter le tête-à-tête un égal souci. Quand, par hasard, leurs efforts avaient été trompés et qu'ils se trouvaient seuls, tout de même, la situation était pour eux si difficile, si embarrassante et pénible que, bien vite et d'un commun accord, ils se séparaient sous un prétexte.

Claire n'avait pas revu Sameries chez elle, puisqu'elle lui avait consigné sa porte; mais quand il lui arrivait de le rencontrer dans le monde, c'est avec une aisance parfaite, c'est avec un tact auquel il n'y avait rien à reprendre, qu'elle parvenait à l'éviter. Si le souvenir de sa faute était toujours présent à l'esprit de la jeune femme, la pensée de celui qui la lui avait fait

commettre semblait à jamais disparue de sa mémoire; elle l'oubliait, pour ne plus se rappeler que ce qui avait été son unique et chaste amour: Davaine, son époux, leur bonheur perdu, voilà ce qui, exclusivement, occupait Claire.

II

C'est, en vérité, que leur mariage avait été une chose toute de félicité et de ravissement!

Elevée loin du pensionnat et de l'école par une mère d'intelligence supérieure, Claire Raucourt, au moment de leurs fiançailles, s'était, d'abord, laissé adorer par M. Davaine, sans bien comprendre ce qu'est l'amour. Le milieu dans lequel elle avait vécu, sans être prude le moins du monde, était très pur. Sa mère, veuve à vingt-deux ans, lui avait voué toute sa vie en maintenant autour de cette jeune fille une atmosphère morale pleine de fraîcheur, bien qu'elle fût un peu en retard sur les mœurs modernes : on avait gardé autour de M^{lle} Raucourt le préjugé de la jeune fille de naguère, de la petite « oie blanche » destinée à devenir la

« femme du Temple », colonne fondamentale de l'arche où s'abritera la famille : à dix-huit ans, elle n'avait lu que des romans britanniques, judicieusement choisis; elle n'avait jamais entendu prononcer un mot qui pût l'instruire des réalités physiques du mariage; et quand son fiancé lui demandait avec anxiété :

— M'aimez-vous un peu, Claire?

Elle répondait, la physionomie paisible, l'œil plein de sérénité, sans que le timbre de sa voix subît jamais aucune altération :

— Oui, je vous aime.

Lui s'attendrissait, s'agenouillait devant cette absolue candeur, et, de jour en jour, devenait plus amoureux.

Davaine avait alors trente-cinq ans, et, après l'effort d'un début difficile, venait enfin d'atteindre la grande célébrité, grâce à un livre : *Flammes et Cendres*, dont la hardiesse, l'originalité, la valeur exceptionnelles l'avaient classé

au premier rang des penseurs contemporains. De cœur tendre, sans faiblesse; d'esprit aiguisé, sans sarcasme; d'une loyauté qui exagérât presque le scrupule de demeurer irréprochable à ses propres yeux comme aux yeux d'autrui, Paul Davaine était du nombre infime des écrivains sur qui la médisance n'a jamais pu mordre. Les moins bienveillants de ses confrères disaient de lui qu'« il était un peu vieux jeu » et l'appelaient, avec une pointe de raillerie : « l'incorruptible », mais ils reconnaissaient en *Flammes et Cendres* l'œuvre d'un maître.

Le revenu d'une très petite fortune personnelle et sa collaboration à un journal quotidien, où il faisait, avec autorité et science, de la critique d'art, lui avaient permis d'attendre sans compromission le succès de librairie; et quand, enfin, celui-ci était venu, complet, superbe, imposant, il avait trouvé Paul Davaine sans appétit de luxe ni de dépense, vivant modestement

dans un logis que ne décorait aucune œuvre plastique. En effet, il avait cette conviction irréductible que la possession d'une galerie, voire du moindre tableautin ou de la plus petite statuette, est chose extrêmement compromettante pour un critique : « Eût-il payé, et même payé fort cher ces objets, on croira toujours que c'est là le prix de ses complaisances pour les artistes ! » avait-il coutume de dire. Et il prétendait qu'une promenade au musée, parmi les chefs-d'œuvre de toutes les écoles, lui plaisait bien plus, quand lui venait le désir de contempler de la toile peinte ou des figures sculptées, que ne l'eût fait cette contemplation en son domicile, devant des œuvres d'art lui appartenant.

Avec de telles idées, le journalisme, qui ne l'avait pas enrichi, qui ne lui avait valu ni sinécures avantageuses ni vaines glorioles, ne l'avait guère fatigué non plus : il ne faisait d'articles que quand, ayant quelque chose à dire, il se

sentait impérieusement poussé à le dire. De même, en quinze années de travail, il n'avait publié que fort peu de volumes, mais chacun d'eux avait marqué sa trace avec honneur, ouvrant le passage au dernier, ce roman de *Flammes et Cendres* qui, définitivement, allait le sacrer grand écrivain et lui valoir le plein succès. Une école se formait bientôt à la suite de ses récents ouvrages, et c'était, en dépit du matérialisme de l'époque, un mouvement nettement dirigé vers l'étude de la psychologie que devait provoquer Paul Davaine. En métaphysique, il tenait à la fois du matérialisme et de l'idéalisme puisqu'il croyait à l'existence substantielle de la matière en admettant l'existence substantielle de l'esprit. Et il professait que ce n'est pas en copiant servilement la nature, que ce n'est pas en reproduisant la seule réalité tangible, mais en s'inspirant de l'idéal, que l'artiste remplira parfaitement sa mission. « Nos

œuvres actuelles n'auront de valeur pour les générations futures que si l'âme humaine, et surtout l'âme moderne, y palpite! » avait-il coutume de dire.

Lui-même était un sensitif, un délicat; et, bien qu'il s'en défendît, un enthousiaste. La supériorité de l'intelligence qui, d'ordinaire, domine et dompte, après s'être imposée avec éclat, se faisait chez lui tout charme, toute séduction. Pourtant son aspect extérieur était bien celui de l'intellectuel, du penseur, du poète : de haute taille, mais de silhouette harmonieuse, il avait la simplicité de ceux pour qui le souci de leur enveloppe corporelle n'existe pas. Son front vaste, surmonté d'abondants cheveux châtons, était un des plus beaux fronts virils que l'on pût voir; et il avait, dans ses profonds yeux bruns, une expression d'infinie bonté que le nez aquilin, que le pli volontaire de la bouche, que l'arête énergique du menton ne parvenaient pas

à démentir. Ses trente-cinq ans étaient écrits avec un éclair de jeunesse sur son visage sans rides, où la physionomie avait une grande mobilité, un air de rêverie qui n'excluait pas la force. Paul Davaine, quoique grand, avait les pieds petits, les mains fines et ce je ne sais quoi, dans les attitudes, les allures, les mouvements et les gestes, que possèdent seuls ceux en qui l'esprit a vaincu la matière.

Quand il fit la connaissance des dames Raucourt, l'écrivain revenait d'un voyage à Rome; il avait fait un long séjour dans la Ville Eternelle : sa liaison avec une beauté célèbre, épouse d'un diplomate belge, l'y avait maintenu pendant des années, car il était fort épris et se croyait aimé. Après la coquetterie savante, la grande expérience sentimentale, la rouerie de cette femme qui, finalement, l'avait trompé pour un autre galant, comme elle avait trompé son mari pour lui, la jeunesse ingénue de Claire de-

vait séduire, devait émerveiller Davaine : il fut conquis; il aima en M^{lle} Raucourt non seulement l'aimable jeune fille qu'elle était effectivement, mais l'idéal de pureté qu'elle réalisait à ses yeux d'homme mûr et déjà blasé. Claire ignorait l'œuvre littéraire de Paul Davaine, et il eut un bonheur véritable à constater que sa gloire n'entraînait pour rien dans la sympathie qu'il inspira tout de suite. Jusqu'alors ses bonnes fortunes, ses succès féminins avaient, presque tous, eu pour origine et pour base la notoriété de son nom, cette espèce d'auréole qui environne et pare le talent d'un prestige où la personnalité de l'homme disparaît si bien qu'il doit, forcément, douter si les sentiments qu'on lui voue s'adressent à lui-même ou à sa célébrité.

Le mariage accompli, l'initiation fut lente, pleine de réserve et de retenue. Davaine s'appliquait plus à se faire aimer de sa jeune épouse qu'à lui faire aimer l'amour. Il y réussit; il fut

son maître et son dieu, l'être en qui, pour elle, s'incarnait toute idée de beauté morale et de supériorité intellectuelle. Et quand, maintenant, Paul demandait à sa femme :

— M'aimez-vous, Claire?

c'est avec ferveur, c'est avec l'accent de la félicité réelle et une ardente tendresse que celle-ci répondait :

— Oui, oh! oui, je vous aime, Paul!

Et rien que de constater le changement qu'avait apporté dans la voix de Claire la conscience plus précise de ce qu'elle éprouvait pour lui donnait à Davaine une grande joie.

Lors de la naissance de leur enfant, au plus aigu des douleurs de l'accouchement, la jeune femme s'efforçait d'étouffer ses cris, de cacher à son mari à quel point était cruel le supplice enduré...; cela, afin d'éviter à celui-ci un surcroît d'inquiétude et de peine en ce moment où elle le voyait souffrir affreusement pour elle.

La venue de ce bébé avait encore resserré le lien qui les unissait, qui faisait d'eux une créature unique, d'âme et d'esprit pareils, de pensée, de sentiment, de sensations simultanés. Ils se comprenaient sans parole, s'entendaient d'un regard, se communiquaient leurs impressions d'un geste ou d'un sourire. Et ce qui dominait leur amour, c'était, du côté de Paul, son respect attendri pour la vierge qu'il avait épousée; du côté de Claire, son admiration pour l'homme noble et bon, pour l'admirable poète qu'était son mari. Entre eux, même dans les toutes premières semaines de leur union, il n'y eut jamais de ces abandons éperdus, de ces ivresses sensuelles où toute dignité, tout souci de pudeur et de décence s'évanouissent dans le vertige de la possession. Un scrupule empêchait Paul Davaine d'en tomber avec l'épouse aux excès qui lui eussent rappelé ses maîtresses. Claire était pour lui la figure suave symbolisant un culte

religieux, et il l'aimait comme le prêtre aime la divinité pour qui il officie : elle était, désormais, toute sa passion terrestre, et aussi toute sa foi.

Jeune fille, l'innocence de Claire avait fait incliner le genou et joindre les mains à son fiancé, comme fait le prêtre devant l'autel; femme, Paul ressentit pour elle mieux que de l'affection passionnée : de la reconnaissance et la tendresse la plus profonde; mère, il la vénéra. Et cette pureté toute blanche, cette candeur intacte, cette ignorance absolue qu'elle avait apportées dans le mariage étaient pour lui un sujet perpétuel d'adoration et de respect. Il s'humiliait devant Claire, se faisait tout petit, lui eût presque demandé pardon de n'être pas venu vers elle chaste, comme elle était venue vers lui, et eût voulu pouvoir effacer du livre de sa vie tous les feuillets où d'autres femmes qu'elle avaient inscrit leur nom : « Ah! qu'on

est stupide, qu'on est fou, songeait-il parfois, de ne point prévoir l'avenir, de ne point se préoccuper de ce qui *pourrait arriver*, et de se dépenser ainsi dans les aventures éphémères, sans souci de ce qui doit, un jour, fixer la destinée et, enfin, vous gouverner à jamais! »

Il se demandait vainement comment il avait pu autrefois éparpiller en les gaspillant ses sensations, son affection sans imaginer d'avance la possibilité du mariage avec une enfant fraîche et délicieuse dont il serait, comme effectivement il l'avait été pour Claire, le premier amour.

L'éducation de celle-ci, sinon très rigide, car sa mère l'adorait et le mot « rigueur » proprement dit ne saurait s'accommoder de tant de tendresse, avait été, à la fois, austère et rationnelle, dans une constante préoccupation de l'hygiène et de la morale. S'il n'est pas strictement vrai que le penchant au Bien est immanent, on peut affirmer, toutefois, qu'une âme droite, fût-

elle très simple, en sait plus sur la question du Bien que les plus habiles rhéteurs. M^{me} Raucourt le prouva en s'aidant seulement des lumières de sa raison et de l'instinct de sa conscience pour réussir à faire éclore chez sa fille toutes les vertus féminines. L'instruction de Claire était restée plutôt élémentaire, mais, je l'ai dit, grâce à une bonne réglementation du temps, grâce à l'observation stricte des lois de l'hygiène, cette jeune fille était, à dix-huit ans, la plus exquise et la plus saine fleur humaine qu'un physiologiste, aussi bien qu'un poète, pût souhaiter comme épouse.

Les deux femmes passaient la plus grande partie de l'année à Urianges, dans le Luxembourg, en une vaste propriété solitaire, où les bois alternaient avec les collines; où, sur un étang limpide, des cygnes naviguaient, fastueusement blancs. C'est cet étang qui avait imposé son nom au domaine; on l'appelait « le Miroir ».

Et, vraiment, le champ uni et large de cette pièce d'eau avait, dans la propriété Raucourt, une importance plus grande, certes, que l'habitation, car celle-ci était exiguë, rustique, sans confort, plutôt ferme que château. On ne recevait guère au « Miroir » que des amis très anciens et des parents. De son enfance, de son adolescence passées là, Claire devait garder une prédilection pour la nature, pour la campagne. Et le goût des exercices physiques, des longues marches, comme celui des promenades à cheval et à bicyclette et des jeux en plein air, avaient été ses grands bonheurs d'enfant et de jeune fille : elle était de première force au tennis, au croquet, au golf, et avait retiré de ces habitudes sportives une souplesse de membres, une solidité de muscles, une endurance générale qu'on n'eût point devinées sous la grâce aérienne de sa forme extérieure : M^{lle} Raucourt était de ces jeunes personnes dont le corps, aux proportions par-

faites, semble délicat comme un roseau, et possède la résistance de l'acier. Elle pouvait nager pendant quarante minutes consécutives sans lassitude, dégoutaient dans la course pédestre les plus intrépides *trotters* et, ses partenaires l'affirmaient, Claire eût, au patinage, fatigué et usé le fer de ses patins avant que ses petits pieds marquassent une ombre de fatigue.

L'hiver, à Bruxelles, en dehors de ce plaisir violent du patinage au Bois de la Cambre ou dans un skating très puritain, c'est à peine si M^{me} Raucourt permettait à sa fille, passionnée de musique, les grands concerts et un ou deux opéras, distingués parmi les plus ennuyeux du répertoire.

Quand l'heure fut venue de mener sa fille dans le monde, cette nouvelle obligation fut le sujet de longs, d'interminables et graves conciliabules entre l'excellente dame et les membres les plus vénérables de sa famille; puis il fallut

décider du choix des maisons où il conviendrait de conduire cette enfant, et M^{me} Raucourt ne les trouvait jamais ni assez orthodoxes, ni assez sévères.

C'est au premier bal où elle parut que Paul avait fait la connaissance de Claire. Svelte, haute et droite comme un lys, elle était vêtue de tulle blanc, sans un bijou, avec seulement un brin de muguet au corsage; et son air naïf, son air si sincèrement heureux d'un plaisir nouveau pour elle et qui l'enivrait, sans qu'elle songât à dissimuler l'ardeur de sa joie; sa coiffure de pensionnaire, son étroit décolletage, encore atténué par une guimpe, son front extraordinairement uni et blanc, la transparence de son teint, velouté comme les pêches et qu'un rien empourprait; la suavité de son regard bleu, tout cela si jeune, frais et pur, avait conquis notre poète.

L'esprit de l'homme ne recherche-t-il pas,

instinctivement, les contrastes, ne se nourrit-il pas de sophismes en leur trouvant un air de vérité? Davaine, qui venait d'être le jouet d'une rouée, d'une de ces femmes sur le retour, belles encore, mais dont on dit : « qu'elles sont enfin dans l'âge où, après avoir eu beaucoup de peine à entrer, elles ne voudront plus jamais sortir... », Davaine devait s'éprendre spontanément de la jeunesse éblouissante d'une enfant sans passé, pour qui l'avenir gardait, radieux, son prestige et son mystère. Un cotillon dansé avec M^{lle} Raucourt lui fournissait le moyen de juger, le même soir, la candeur invraisemblable de cette jeune personne; les yeux profonds de Claire le fixant sans trouble et sans embarras, avec l'aplomb tranquille, la belle sérénité de l'innocence, lui faisaient baisser les siens, gêné, mal à l'aise, comme déjà honteux de tant d'anciennes faiblesses qui lui semblaient, soudain, d'un caractère équivoque et choquant.

Cette impression de gêne, de honte même, devant le souvenir de ses mœurs de célibataire volage l'avait dominé au cours de sa première rencontre avec elle. Persistante, semblable au remords, c'est elle qui, durant des années, avait prosterné Paul aux genoux de Claire, comme un pénitent plein du repentir de fautes dont il a horreur et qu'il ne pourra jamais racheter.

— Ma chère âme, lui disait-il parfois, si vous saviez quelle gratitude je vous ai d'avoir bien voulu de moi!

Une semaine après ce bal, il s'était fait introduire par une de ses parentes, amie de M^{me} Raucourt, chez celle-ci, dont c'était le jour de réception; et un mois ne s'était pas écoulé qu'il demandait Claire en mariage.

Les conditions d'âge, d'éducation et de fortune lui paraissant satisfaisantes, la mère aurait acquiescé tout de suite sans l'espèce de préjugé qu'elle nourrissait contre les gens de lettres en

général, et, en particulier, contre ceux qui font profession d'écrire des romans. Mais le caractère de M. Davaine était si bien connu, et, d'autre part, la sincérité de l'amoureux était tellement évidente, que M^{me} Raucourt se laissa convaincre.

On ne trompe pas une mère aimante quand il s'agit du bonheur de sa fille, et cette mère-ci voyait le bonheur de la sienne assuré dans un avenir que Paul Davaine lui eût consacré comme il le souhaitait. Après avoir longtemps réfléchi, M^{me} Raucourt céda :

— Obtenez donc son consentement d'elle-même, finit par dire la veuve, confiante et gagnée.

Et elle permit qu'il parlât à Claire seul à seule.

Oh ! cette conversation qu'ils eurent enfin, et qui allait décider de leur vie entière, avec quelle amertume Paul devait se la rappeler dans la

suite, après en avoir gardé, durant plus de cinq ans, un souvenir attendri et si doux!

C'était en novembre, dans l'après-midi, une fin d'après-midi déjà grise; on n'avait pas encore allumé les lampes électriques quand Paul pénétra dans la chambre où se tenait M^{lle} Raucourt. Un feu de bois, à la vieille mode, mourait dans l'âtre, et l'air sentait le réséda et la violette, à cause d'un gros bouquet qu'on venait d'apporter, qu'on avait déposé sur le bord d'un guéridon, en attendant le vase où il devait tremper. Claire était vêtue d'une robe en lainage mauve, sans garnitures; un petit col de valenciennes lui entourait le cou, et elle portait des manchettes pareilles au col. Elle eut, en le voyant entrer, un sourire de satisfaction et de sympathie, et elle alla vers lui d'un mouvement de bon accueil. Davaine prit dans les siennes ses petites mains souples et fragiles comme des pétales de fleurs, et il eut l'impression qu'il lui suffirait de

les serrer un peu fort pour les broyer et les détruire. Ce qui l'émut singulièrement; aussi ne put-il que balbutier d'indistinctes paroles, tandis que toute pâle, le regard devenu d'un bleu plus intense, les lèvres devenues plus rouges dans son visage soudain songeur :

— Ai-je bien compris, s'écriait-elle, vous me demandez en mariage?... Vous croyez que je pourrais vous rendre heureux?

— Je vous aime! murmura-t-il, voulez-vous essayer de m'aimer, vous aussi?

Elle fit de la tête un « oui » timide, auquel elle devait donner bientôt toute son importance en l'articulant nettement, tandis que ses yeux de vérité, de sincérité et d'innocence se laissaient pénétrer par le regard extasié de Paul Davaine.

Leur voyage de noce fut une fête perpétuelle et un enchantement. Tout était nouveau pour la jeune M^{me} Davaine, dont la mère était de l'école de celles estimant que tout ce qu'il y a

de bon et d'agréable dans la vie sociale doit venir aux filles après leur mariage : Claire n'avait jamais franchi les frontières de la Belgique; elle ne connaissait du pays du « Tendre » que les régions où se cantonnent, doux et profonds, l'amour filial et l'amour maternel. Quant à l'amour passion, elle n'en soupçonnait même pas l'existence! Paul eut donc les premières de ses admirations devant le pittoresque des sites, les beautés de la nature et les beautés de l'art, comme il avait eu les premières de ses impressions sentimentales. Et quand enfin, après un assez long séjour en Espagne, ils étaient revenus à Bruxelles, le prodige était accompli; Claire, devenue femme, était une épouse ardemment éprise et qui, non seulement admirait son mari, le beau poète dont elle avait, enfin, lu les livres, mais l'homme qui lui avait révélé l'amour dans une ivresse qui la laissait encore plus éblouie et charmée que surprise.

D'avance, M^{me} Raucourt leur avait installé un foyer confortable et joli avenue du Longchamp, dans une petite maison proche du Bois. Ils y vécurent d'abord très retirés : Paul travaillait, et Claire, que la connaissance de l'œuvre littéraire de son mari avait enthousiasmée, faisait effort pour s'élever jusqu'à celui-ci et commençait à révéler une faculté d'assimilation surprenante. Bientôt, le romancier pouvait l'associer à tous ses rêves d'art, à tous ses plans littéraires et philosophiques; elle s'y intéressait plus qu'à aucune autre chose au monde et en vint même à ceci : qu'elle apporta aux travaux de Davaine sa faible part de collaboration sous forme de jugements sains et de conseils judicieux. Poussant fort loin son respect de l'éducation si délicate qu'elle avait reçue de sa mère, celui-ci usait avec M^{me} Davaine d'une grande réserve de langage : il lui parlait comme si elle eût été encore la jeune fille de leurs fiançailles.

Et quand il lui offrait un livre, quand il la conduisait au théâtre, il avait soin de choisir le volume et le spectacle dont une femme pourra sans honte avouer qu'elle les connaît.

A la vérité, le mariage ni la maternité n'avaient guère modifié l'aspect physique de Claire; et, même au bras de son époux, même avec son enfant à ses côtés, elle donnait l'impression absolue, non seulement de la réserve, de la modestie des vraies jeunes filles, mais aussi de la complète virginité; et les gens qui ne la connaissaient pas lui disaient « Mademoiselle ».

Elle avait gardé, du reste, une grande fraîcheur d'esprit, une habitude de tout l'être, de toute l'allure, de tout l'aspect extérieur, qui disaient la pureté native, l'équilibre, la clarté, la sérénité de l'âme. Son regard était, sans changement appréciable, celui d'avant son mariage : un regard d'étonnement séraphique, de candeur; et Claire avait même conservé cette facilité à s'intimider et à rougir qu'ont les enfants.

Ayant eu un passé si candide, ayant un présent si heureux, qu'elle eût pu manquer à ses devoirs, qu'elle eût pu s'intéresser à un autre homme qu'à son mari, voilà ce qui passait la vraisemblance, ce que Davaine ne parvenait ni à expliquer ni à comprendre. Car, enfin, la tendresse de Claire pour lui était certaine, et leur félicité de cinq années indiscutable.

— Pourtant, pourtant, songeait le romancier, soumis à l'entraînement logique de sa psychologie, esclave de la coutume prise par son cerveau de remonter toujours de l'effet à la cause et de tout pénétrer pour la compréhension finale, pourtant, ne se pourrait-il pas que ce fût, tout de même, une équivoque qui eût produit et cette tendresse et cette félicité?

A l'âge qu'avait M^{lle} Raucourt au moment de leur union, n'est-ce pas l'amour, bien plutôt que l'amoureux, qu'on désire? Et n'était-il pas probable que si, au lieu de lui, Davaine, c'eût été un tout autre homme, son contraire, son anti-

pode, qu'elle eût rencontré d'abord, c'est cet autre qu'elle eût, non pas précisément distingué, choisi, aimé; mais, un peu étourdiment, cru chérir et voulu épouser? Dès lors, en faisant le mariage qu'elle avait fait, peut-être s'était-elle trompée; et, peut-être, en rencontrant ce Sameries, peut-être avait-elle, enfin, reconnu son erreur et, tout simplement, écouté la suggestion d'une préférence? On ne saurait « préférer » que par comparaison; et la comparaison, Claire aurait été bien empêchée de la faire au moment de ses fiançailles, puisqu'elle ne connaissait alors d'autre homme en âge de mariage que celui qui allait devenir son époux. Sameries aurait-il répondu mieux que celui-ci à un idéal déterminé?

Hélas! Et Davaine le savait bien, la pauvre femme n'avait pas même cette excuse d'avoir aimé son complice. Mais alors, comment expliquer la faute, comment réussir à comprendre que Claire s'en fût rendue coupable?

III

Sameries, jeune, riche et désœuvré, portait sur un corps d'athlète, merveilleusement beau, la tête la plus banale : ses traits étaient réguliers, sa physionomie insignifiante. Nul ne montait à bicyclette avec plus d'aisance; nul ne conduisait une automobile avec plus de *mæstria*; nul n'était aussi adroit au lawn-tennis; nul ne jouait au croquet, au cricket et au football plus habilement. Il avait fait partie d'une des premières équipes d'aviateurs belges; et, enfin, il était reconnu pour sa science d'escrimeur et son impeccable tenue à cheval.

Claire avait fait sa connaissance au printemps, lors d'une garden-party qu'offrait, en sa villa de Rouge-Cloître, Mme Rey, une de ses amies, nouvellement installée à la campagne. A

ce moment, Davaine était, par extraordinaire, loin de sa femme, et, même, de son pays : des intérêts d'affaires l'ayant obligé à un séjour en France. Claire, que M^{me} Raucourt allait, du reste, accompagner, ne crut pas devoir, pour cette absence de son mari, décliner l'invitation qui leur était faite, à toutes deux, de passer un après-midi au grand air. Et elle se rendit avec sa mère, au jour fixé, à la villa « Belle-View ».

Au tennis, le hasard lui donnait Jean Sameries pour partenaire. Elle était, dans une manière bien féminine, presque aussi forte que lui en la plupart des sports à la mode, et, certes, après Sameries, la plus forte de tous les joueurs présents à cette réunion. Cela les rapprocha, et, la partie achevée, comme les hôtes de M^{me} Rey décidaient une promenade dans la forêt de Soignes, pour gagner l'heure du goûter, c'est tout naturellement que M. Sameries offrit son bras à M^{me} Davaine; elle l'accepta volontiers. Grands

tous les deux, tous les deux assouplis par l'habitude des exercices physiques, ils avaient la grâce harmonieuse des statues grecques; mais si la grâce de Sameries était celle d'un athlète, celle de Claire était la grâce élégante et fragile de certaines statuettes de Tanagra. Ils marchaient d'un pas ferme, rythmique, et eurent bientôt dépassé le reste de la compagnie. Leur conversation était sans intérêt bien vif, pleine des lieux communs, qui, seuls, ne dépassaient point l'intelligence un peu épaisse de Sameries, et elle ne s'anima guère.

Pourtant, ils sentaient fort bien qu'une chose les rapprochait: c'était leur jeunesse, leur santé, tout l'agile et le vigoureux de leur nature et, enfin, leur commune prédilection pour les jeux de force et d'adresse. Leur éducation en matière de sport avait été pareille et ils avaient exactement le même âge; les quelques paroles qu'ils avaient échangées eurent vite fait de les en con-

vaincre. Cela mit entre eux, immédiatement, une sorte de camaraderie et presque d'intimité.

Ils allaient sous les hêtres, vifs et joyeux comme des enfants. N'était-ce pas, en effet, un après-midi du temps de son enfance, de ses séjours au « Miroir », avec des enfants comme elle, libres et heureux comme elle, que Claire avait l'impression de revivre, tandis qu'elle se promenait ainsi, au bras de ce beau garçon?

Depuis son mariage, et par une condescendance charmante au désir implicite de Paul, elle avait pour ainsi dire renoncé à tous les sports qui, jusque là, avaient occupé une place si considérable dans son existence; elle venait de s'apercevoir, par le plaisir qu'elle avait pris à jouer au lawn-tennis avec Sameries, que cela avait pu être pour elle un sacrifice, et elle était reconnaissante au jeune homme de ce plaisir, dû, en grande partie, à la supériorité savante du jeu de celui-ci; elle l'admirait comme un habile

virtuose, passionné lui-même pour son art, admire un redoutable concurrent, et trouvait je ne sais quel charme, certainement excessif, à échanger avec lui les phrases de ce fruste, de ce conventionnel anglais sportif qui, désormais, sont d'usage dans tous les pays d'Europe entre fervents de la raquette. Claire ne les avait plus employées depuis son mariage et elle se plaisait à les retrouver aussi vivaces dans son souvenir.

Pourtant, à un certain moment, Sameries avisa, grimpé et enlacé parmi les branches d'un frêne, les lianes d'un chèvrefeuille; le parfum vanillé de ses fleurs en corymbes leur en avait déjà révélé la présence; Claire avait dit :

— Comme cela sent bon!

Et elle fut surprise, elle fut émerveillée en constatant que, sans bruit, sans aucun effort visible, par le seul mouvement des poignets, son compagnon s'était hissé dans l'arbre, au plus épais du feuillage. De là, à l'aide de son

canif prestement ouvert, il coupait des brassées de chèvrefeuille. Il cria :

— Tendez votre robe, vous allez voir!

Aussitôt, les fleurs d'ambre et d'or tombèrent dans la jupe étroite de Claire. Son chapeau de paille, mal attaché, avait glissé en arrière, découvrant son front et la naissance de ses cheveux, où quelques brindilles fleuries, d'un rose de chair, semblables à de fins doigts très souples, s'étaient accrochées. Jean Sameries escadait l'arbre, montant toujours plus haut, par de brusques rétablissements; les jeunes gens ne se voyaient plus du tout, mais riaient tous les deux chaque fois qu'une nouvelle provision de fleurs tombait dans la jupe ou sur la personne de Claire. Enfin, quand celle-ci eut une charge telle qu'elle la pouvait difficilement porter, elle engagea Sameries à cesser sa distribution :

— J'en ai assez, j'en ai trop! répétait-elle, de plus en plus excitée et rieuse.

Il se disposa à redescendre sur terre; et, comme il allait sauter dans la mousse du chemin, elle lui offrit tout naturellement, pour l'aider, la main qu'elle avait libre. Sameries prit cette main dont, à la vérité, le secours lui était superflu, et la retint dans les siennes longtemps. Soudain, M^{me} Davaine s'était aperçue du désordre de sa toilette et, au risque de perdre sa moisson de fleurs, elle avait prestement fait retomber sa jupe. Jean tenait toujours dans la sienne la main de la jeune femme; il était tout imprégné de la forte senteur du chèvrefeuille; le bois demeurerait désert, silencieux; on n'entendait plus marcher les autres invités de M^{me} Rey, qui, sans doute, avaient tous perdu depuis longtemps leur trace. Le soleil se couchait; Claire eût voulu dire :

— Allons-nous-en, revenons vers les autres...

Mais un trouble étrange l'envahissait, dont elle ne parvenait pas à secouer la torpeur; le

silence entre elle et son compagnon devenait véritablement oppressant; une angoisse, l'effroi de quelque chose qui allait avoir lieu, qu'elle pressentait, qu'elle prévoyait, sans pouvoir le prévenir, lui serrait la gorge. Et quand les lèvres de Jean Sameries se posèrent sur les siennes, en une prise de possession énergique, brutale, victorieuse, elle n'opposa aucune résistance au jeune homme. Elle venait de comprendre ce que le mariage ne lui avait pas appris : que dans les relations des sexes il peut y avoir des actes qui relèvent uniquement de l'instinct, à quoi l'âme est étrangère, et qui dépendront de l'atmosphère ambiante, d'un geste, d'un parfum, d'un émoi.

Jean Sameries ne lui avait pas adressé une seule parole d'amour; elle le connaissait à peine, le voyait ce jour-là pour la première fois; et rien que pour s'être touché les doigts sous la lueur ardente d'un beau soir, parmi la forte

odeur du chèvrefeuille, dans la solitude d'une forêt, venait de s'établir entre eux, brusquement, spontanément, irrésistiblement, une attraction aussi involontaire et, elle le sentait bien, aussi puissante que celle établie, par d'obscures lois naturelles, de sphère à sphère dans l'espace!

Elle ne lutta pas contre sa faiblesse; elle n'adressa aucune parole de reproche à l'audacieux et se laissa ramener par lui à la villa « Belle-Vue ». Seulement, elle s'était un peu éloignée de Sameries et ne lui abandonnait plus son bras comme au départ. Il portait les fleurs de Claire et ne protesta point; il ne protesta pas davantage quand, au goûter, il la vit s'écarter ostensiblement de lui et, sous un prétexte, changer de place avec sa mère afin de ne pas l'avoir pour voisin de table. Déjà la présence de Sameries paraissait menaçante à la pauvre femme, et elle redoutait l'espèce de domination occulte que le regard de cet homme lui infligeait.

Si, en rentrant au logis le même soir, Claire y avait trouvé son mari, elle était sauvée : dans son état d'esprit, la seule présence de Paul eût amené sa confiance; elle lui aurait certainement dit ce qui s'était passé, l'espèce d'ivresse voluptueuse, de fièvre mauvaise dont elle avait été la victime; enfin, la suggestion que Sameries avait, tout de suite, exercée sur elle et dont elle avait si lâchement subi les effets. Et elle lui aurait dit aussi l'effroi où la mettait l'espèce d'ascendant que cet homme, hier encore inconnu d'elle, avait pris sur ses sens. On n'est pas coupable pour avoir eu le vertige, et Claire aurait sans hésitation fait cet aveu à son mari, car, était-ce rien de plus qu'un vertige, ce que le baiser donné par Sameries et reçu sans protestation lui avait fait éprouver?

Malheureusement, ce vertige, Claire était bien obligée de le reconnaître, n'avait pas été dénué de charme. Et Davaine, de plus d'expérience

que sa femme sur ces questions physiologiques de l'amour, eût compris le danger et l'urgence de l'y soustraire au plus tôt. Mais il était absent et devait rester absent plusieurs jours encore; quant à la bonne M^{me} Raucourt, parfaitement ignorante de ce qui s'était passé entre sa fille et Sameries, elle était rentrée chez elle fort paisible, quoique un peu lasse.

Claire, en ce soir trouble, demeura donc seule avec elle-même, avec ses pensées, avec le souvenir d'une sensation qu'en dépit d'elle-même elle ne parvenait pas à mépriser autant qu'elle la maudissait.

IV

Il était naturel, et c'était même une chose tout indiquée, qu'après avoir été le cavalier de M^{me} Davaine dans cette partie de campagne à Rouge-Cloître, Sameries fît une visite de politesse à celle-ci et se présentât chez elle à son jour de réception.

C'est ce qui arriva dès le vendredi suivant. Paul était toujours en Normandie, et le hasard voulut qu'au moment où le jeune homme survint avenue du Longchamp, Claire se trouvât seule dans son salon. La température, par une de ces anomalies fréquentes en ces dernières années, était accablante, bien qu'on fût à peine à la mi-juin; il faisait une chaleur lourde, excessive, malsaine; l'air sentait le soufre, et le ciel, bas et opaque, dissimulait, sous d'épais nuages, un soleil de feu.

M^{me} Davaine, vêtue de mousseline, les bras nus sous des manches transparentes, eut un mouvement de contrariété à l'entrée de Sameries. Cette visite lui déplaisait.

Cependant, la force des habitudes de l'éducation est telle chez nous, qu'elle réprima vite ce mouvement pour accueillir l'arrivant avec toutes les marques de la courtoisie. N'avait-elle pas aussitôt songé : « Si quelqu'un allait venir en ce moment, comment expliquer mes raisons personnelles d'éconduire M. Sameries? » Il put donc croire, de la part de Claire, à un sentiment tout autre que le véritable; et sa fatuité s'en accommoda. C'est le propre de ces hommes, pour qui l'amour est une affaire toute matérielle et qui se savent doués d'une beauté incontestable, que de traduire toujours à leur avantage l'impression qu'ils produisent sur les femmes; et celui-ci avait d'excellents motifs pour interpréter favorablement celle provoquée chez M^{me} Davaine par sa présence.

Il s'était assis sur le siège désigné par la maîtresse de la maison; il parlait avec elle de l'extrême chaleur, de l'orage imminent; et Claire se disait, non sans ennui, que devant les menaces du baromètre, personne, c'était probable, personne, à l'exception de ce fâcheux, ne s'aventurerait jusque chez elle, en cette lointaine avenue, charmante par une journée sereine, mais à la rusticité peu engageante par le mauvais temps. Au contraire, ce mauvais temps allait, sans doute, prolonger la visite de Sameries; or, la conversation de celui-ci était si nulle que, malgré toute sa bonne volonté et son grand usage du monde, la jeune femme eut vite épuisé avec lui tous les sujets à sa mesure. Il avait une façon de laisser tomber l'intérêt d'une causerie, qui était vraiment désespérante. Mais il y avait dans cette inertie autre chose encore que de la pauvreté d'esprit : c'était la tactique d'un bellâtre qui, tout en se rendant un compte exact

de l'infériorité de son débit, n'ignore point l'éloquence de son regard, l'harmonie séductrice de sa structure et de toute sa personne.

La chaleur devenait de plus en plus incommode, en dépit des persiennes closes, en dépit des portes-fenêtres de la chambre laissées ouvertes sur une galerie dallée où, dans une vasque de granit, une fontaine ruisselante jetait continuellement de hautes gerbes liquides et froides. L'atmosphère, chargée d'électricité, devenait suffocante; il faisait sombre au dehors comme au dedans de la maison; toutefois l'orage, que l'on devinait si proche, n'éclatait pas.

C'était une des faiblesses bien féminines de Claire, que de redouter la foudre : toujours elle s'était sentie désagréablement troublée par le fracas du tonnerre, la fulgurance livide des éclairs, l'obscurité qui les précède et les suit. La menace seule d'un orage l'indisposait.

Soudain, un bruit formidable déchira la nue;

c'était un coup de tonnerre d'une telle violence qu'il ébranla la maison.

— Mon Dieu, j'ai peur! ne put s'empêcher de murmurer M^{me} Davaine, tandis qu'une lueur d'un éclat insoutenable traversait le petit salon.

Sameries, sans un mot, s'était rapproché d'elle : il savait, mieux que le plus subtil psychologue, ce que peut valoir à un séducteur entreprenant l'agitation où ces sortes de terreurs purement physiques jettent parfois les nerfs féminins, et le bénéfice qu'un galant habile en tirera à l'occasion. Sous couleur de rassurer, d'apaiser Claire, il lui avait saisi les mains et se réjouit à les sentir fiévreuses, ardentes, frémissantes sous ses doigts. Au premier coup de tonnerre avaient succédé le tumulte, la galopade d'une véritable artillerie dans le ciel. Et, parmi ce bruit assourdissant, dans le va-et-vient des feux rouges, verts, violets, orangés qui passaient, rapides et fantastiques dans l'appartement, il

osa entourer de ses bras la taille de la jeune femme :

— Ne craignez rien, lui disait-il, les lèvres furtivement posées dans ses cheveux, puis sur son front, puis sur ses yeux.

Encore une fois, elle subit sans réagir l'espèce de domination que cet homme exerçait sur son être. Et elle le laissa faire.

Bientôt, elle s'abandonna, lâche, molle, passive sous son étreinte. Il l'avait portée sur un divan, au fond de la pièce; elle n'eut ni un geste, ni un cri de protestation.

.
Et c'est ainsi qu'elle fut à lui : inerte, sans volonté comme sans désir, mais, aussi, sans lutte et, même, avec une docilité telle que Sameries put se croire aimé, sinon au sens délicat, au moins au sens charnel de l'expression.

Le réveil, hélas! devait être affreux pour la

pauvre femme : une voix enfantine se faisait entendre, venant de la chambre contiguë; et c'était la petite Madeleine qui disait, entrant tout à coup dans le salon :

— Maman, maman!

— Partez, supplia M^{me} Davaine, en repoussant son amant d'un geste si impérieux, si hostile et si terrible qu'il s'éloigna aussitôt, sans insister; Claire, les mains jointes, les yeux épouvantés, s'écriait :

— Est-il possible qu'une pareille horreur soit vraie, que *cela*, *cela* ait réellement eu lieu!

Et, fuyant son enfant, elle courut au jardin par la galerie, malgré l'orage, malgré la pluie qui maintenant, abondante, diluvienne, tombait du ciel en cataractes, comme si un réservoir immense se fût ouvert dans la masse grise des nuages et qu'il n'y eût plus eu là-haut qu'une mer sans fond, en train de se répandre sur la terre.

Embrasser Madeleine dans ce moment, après ce qui venait de se passer, la toucher, l'approcher, permettre à ses yeux la fête de seulement voir cette petite, eût paru à M^{me} Davaine un sacrilège. Et, malgré sa peur de l'orage — à quoi elle ne songeait plus guère — malgré la légèreté de sa toilette, elle allait sous l'averse, consciente d'une seule chose : la fraîcheur, la transparence de l'eau; une espèce de soulagement lui venait de sentir la fluidité des gouttes tombant sur elle, à torrents, et qui la lavaient un peu, lui semblait-il, de l'abominable aventure. Dans son désarroi et son affolement, une seule pensée survivait : c'était celle d'avoir été salie, de s'être flétrie et souillée à jamais.

Comment quitta-t-elle ce jardin pour rentrer chez elle; comment put-elle gagner sa chambre? Comment arriva-t-il qu'elle eut la présence d'esprit d'enlever ses vêtements humides, si péné-

trés de pluie qu'ils inondaient les planchers sur son passage; comment put-elle se recoiffer, se rhabiller? Voilà autant de phénomènes impossibles à expliquer autrement que par l'instinct, naturel, de la conservation, et l'habitude, sociale, de sauvegarder les apparences. Quoi qu'il en soit, M^{me} Davaine ne sut jamais comment ils s'étaient accomplis ni quelle part, au juste, sa volonté y avait prise. Cependant, à sept heures sonnant, l'infortunée se mettait à table aux côtés de sa mère, qui dînait avec elle avenue du Longchamp; et, en dépit de son émoi, elle apportait aux questions de la vieille dame, alarmée de voir sa Claire un peu pâle et distraite, le front le plus impénétrable, le regard le plus serein.

Cette femme dont la vie, jusque là, avait été d'une limpidité de cristal, dont tous les actes, depuis sa naissance, s'étaient succédé, naïfs, candides, sans l'ombre déplaisante de la plus

légère hypocrisie, sans un mensonge, sans le plus inoffensif travestissement de la vérité et dont le caractère dominant était la sincérité, une sincérité éclatante, si expansive qu'elle avait paru, souvent, puérile à d'autres que la mère et le mari de M^{me} Davaine, cette femme réussit à se composer un visage, une attitude, un son de voix. Et, devant le fugitif étonnement de M^{me} Raucourt, avertie de quelque changement par cette vue intérieure, privilège des mères très aimantes, Claire demeura impassible. Si bien qu'elle donna le change à la sollicitude éveillée de l'autre. Mais elle était, elle-même, surprise de son sang-froid et avait peine à se reconnaître.

C'est que la nature humaine se plaît aux contrastes : il y a cent, il y a mille créatures distinctes dans une créature; les plus libres d'entre nous n'échappent guère à cette loi qui nous veut, au moral, non pas entiers et tout d'une pièce, mais impressionnables, changeants,

constamment nouveaux pour nous-mêmes et pour les autres : ce que nous nommons « l'individu » comprend une collection de personnes différentes, n'ayant de commun que l'apparence.

Certes, quelque chose de particulier, de spécial domine chacun de nous, comme la note tonique domine le thème en harmonie musicale; mais combien aisément nous nous affranchissons de cette note tonique pour devenir, soudain, tout autre que ce que nous semblions être!

L'unité du caractère, même pour les mieux équilibrés, n'est qu'un vain mot, et la complication du plus simple d'entre nous est déconcertante; sous ce que nous sentons de note existence psychique et que nous nous flattons de diriger, il est un empire mystérieux, dépendance de notre vie inconsciente, dont nous ne sommes pas le maître, dont nous sommes l'esclave. Pourtant, une considérable partie de nous-même gît là, et cette partie considérable ne saurait être

pénétrée; elle est inaccessible, non seulement aux sens de ceux pour qui nous voudrions n'avoir aucun secret, mais, aussi, à nos propres sens. C'est même tout ce qu'il y a de plus irritant au monde que cette « inconnue » dont chacun de nous détient, au fond de soi, la vérité, dont nul autre ne réussira jamais à violer le mystère, et qui élève, parfois, une défiance entre les meilleures, entre les plus étroites communions sentimentales : pour les très nobles tendresses, tout ce qui recouvre notre intimité morale devrait avoir la transparence de l'eau.

Au lieu de cela, des personnes de la même famille, du même sang; le père et son fils, la mère et sa fille; des amants unis par le lien le plus serré, ont vécu sous le même toit, de la même vie, côte à côte, sans que l'un sût rien de l'autre... où si peu! Ils croyaient se connaître, ils croyaient voir au fond du cœur l'un de l'autre comme en un miroir fidèle, et c'était une

illusion; ils s'ignoraient! Tout d'un coup, une circonstance impromptue, un événement fortuit survenait qui allait briser l'image familière; qui, dans la figure habituelle, allait en montrer une autre, opposée, sinon hostile. Et c'était une nouvelle connaissance à faire; c'était quelqu'un d'étranger apparu, brusquement, dans le cercle intime, et qu'il fallait falloir s'ingénier à définir et à comprendre, comme on avait, dès longtemps, défini et compris une première incarnation du même individu.

Cette irruption d'un étranger dans l'esprit, dans l'âme d'un être avec qui l'on se croyait entièrement en intimité n'offre rien d'extraordinaire : elle est inévitable à un moment donné. Et quand elle s'effectue en nous-même, quand c'est notre « moi » qui sert de théâtre à la décomposition d'un ensemble jusqu'alors si bien fondu, si harmonique que la multiplicité en demeurerait insensible, nous en sommes bien plus profondément troublé encore!

Claire, dans la femme nouvelle qui avait cédé sans révolte à Sameries et qui pouvait donner le change à la perspicacité si aiguë d'une mère comme M^{me} Raucourt, se cherchait et ne se retrouvait pas. Quelqu'un avait surgi dans son for intérieur, quelqu'un qui lui était totalement étranger, qu'elle abhorrait, dont elle avait effroi, honte, horreur, qui parlait pour elle, agissait en son lieu et place, faisait en toute chose le contraire, à peu près, de ce qu'elle eût voulu faire, mais qu'elle regardait agir sans essayer d'agir autrement, car elle sentait, d'une manière confuse, que ce quelqu'un-là était, avant tout, fort soucieux de la sauver. L'idée de sa personnalité se confondait avec celle de son intérêt.

Aussi, quand Davaine fut de retour, elle continua de feindre et elle y réussit au point de tromper complètement la clairvoyance de cet esprit subtil : jusqu'au moment de l'aveu, le mari n'avait rien soupçonné. Pourtant, par quel-

les abominables, cruelles, tragiques alternatives avait, à ses côtés, passé la malheureuse Claire avant d'en arriver là!

Sameries, fort d'un premier triomphe, quoique, enfin, conscient du peu de tendresse qu'il inspirait, venait régulièrement à ses vendredis. Et il fallait que M^{me} Davaine subît la présence de cet homme à qui, hélas! un lien exécré, mais indéniable, la tenait attachée. Toutefois, quelles qu'eussent été les savantes tentatives de séduction de l'enjôleur, Claire, désormais, trouvait pour se défendre contre lui une énergie invincible. Des semaines passèrent et il n'en obtint que de l'ironie. Même, elle lui marquait devant le monde une antipathie tellement significative que cela ne pouvait passer inaperçu, et les personnes qui fréquentaient chez elle en vinrent à s'étonner de l'obstination que mettait ce jeune homme, dont la fatuité était connue, à continuer ses visites dans une maison où il était plutôt

mal reçu. Sameries se piquait au jeu : c'était la première fois qu'une femme se montrait telle avec lui après la chute. Et il ne pouvait croire à la sincérité d'une attitude si anormale. Ordinairement, c'est *avant* la faute que les femmes se défendent, qu'elles refusent l'amour; *après*, elles appartiennent à ceux qui les ont conquises et, bien loin de discuter sur cette emprise, ne la trouvent, en général, jamais assez puissante ni assez despotique. Au contraire des hommes, la possession les attache à qui a su les vaincre; et il arrive presque toujours que l'amour, s'il n'existait pas auparavant, naît chez elles de leur asservissement. Voilà, du moins, comment Sameries envisageait cette question si délicate de l'union des sexes, et son opinion était basée sur une expérience personnelle abondamment documentée : un si grand nombre de maîtresses avaient persisté à l'aimer quand lui ne les aimait plus, ou, plutôt, avait cessé d'éprouver pour elles au-

cun désir! Aussi, toute la conduite de M^{me} Davaine, depuis l'instant qui la lui avait livrée, le déroutait. Et il s'étonnait de ne plus pouvoir vivre sans la voir.

Correct dans sa tenue d'élégant mondain, le sourire aux lèvres, le geste prévenant, l'œil languoureux, il guettait l'occasion qui, des précédents favorables le lui affirmaient, ne pouvait manquer de s'offrir et de jeter cette femme une seconde fois dans ses bras. Au surplus, Claire était si véritablement attrayante et jolie! Elle valait mille fois, certes, toutes les peines les plus ardues d'une conquête définitive, mais il commençait à se rendre compte qu'il est des femmes dont on n'a rien tant qu'on n'a pas leur cœur, et que M^{me} Davaine était de ces dernières. Jamais encore il ne s'était trouvé dans une position si difficile, jamais la bataille amoureuse ne lui avait coûté tant d'efforts. Et il s'irritait de l'espèce de charme, tout spirituel, qu'il éprouvait à les

multiplier, pour la joie amère de ne point tout à fait renoncer à une femme qui, manifestement, ne voulait pas de lui.

Cependant, les assiduités de Jean Sameries étaient extrêmement déplaisantes à Claire; elle en était excédée. Aussi, sans le coup de théâtre qui devait bientôt dénouer cette situation d'une manière encore plus imprévue que violente, elle l'eût certainement brusquée par quelque autre éclat dont Sameries eût été victime et contre quoi il n'eût pu se défendre.

Ils en étaient là tous les deux lors de l'aveu fait par M^{me} Davaine à son mari. Un immense soulagement en fut la suite immédiate pour la malheureuse : enfin, le temps des feintes et du mensonge était passé; enfin, elle pouvait, sans provoquer les questions de Paul, consigner sa porte à Sameries; dire aux domestiques, uné fois pour toutes : « Je n'y serai jamais plus

pour ce monsieur; il suffira que vous me prétendiez absente. » Enfin, elle allait être délivrée de la présence de l'homme qu'elle haïssait et redoutait tout ensemble si profondément! Volontiers, elle eût béni le hasard qui, en l'obligeant à parler, l'obligeait du même coup à cette exécution sommaire et salvatrice.

Pouvait-elle prévoir, dans le premier moment, tout ce que cet aveu et ses conséquences allaient mettre d'insoutenable dans son ménage?

Enervée, folle d'angoisse et de remords; parvenue, réellement, au dernier degré de la misère morale, elle s'était jetée dans cet acte de contrition comme, le jour de la faute, elle s'était exposée à la fraîcheur transparente et pure de l'averse. Un long atavisme de respect aux préceptes de Jésus a fait de nous des chrétiens irréductibles qui, même sceptiques, même affranchis des dogmes, en subissent la séculaire et forte sujétion : pour tout coupable d'origine

catholique, la perspective de la confession, de l'aveu public et volontaire, devient, à une certaine minute, un besoin impérieux : c'est ce besoin que Claire avait satisfait en ouvrant son cœur, éperdu de souffrance et de regrets, à son mari pour faire celui-ci juge de sa conduite.

Nous avons vu comment Davaine avait pris cette suprême humilité de la coupable, quelle scène avait suivi, à quelle résolution héroïque, aussi cruelle pour lui-même que pour elle, il s'était arrêté après cela.

Or, il se trouva que le divorce ainsi compris, sous les apparences d'une parfaite union, ce divorce qu'il avait imposé à Claire et à quoi elle avait consenti, fut, pour tous deux, le supplice le plus cuisant, le plus intolérable qui se puisse imaginer. En dépit de la faute de Claire, en dépit du juste ressentiment de Paul et de leur volonté d'une séparation physique et morale complète, avec la plus ferme résolution de

ne point enfreindre le pacte ainsi conclu, hélas! ils s'aimaient...

Voilà à quoi ils n'avaient pas réfléchi quand, d'un commun accord, ils avaient décidé de ce nouveau mode de vie conjugale.

V

Le premier vendredi où Sameries, se présentant chez Davaine, on lui dit : « Madame ne reçoit pas », il ne songea guère à s'offusquer de cette réponse du domestique : la supposition que ce pût être là une consigne, et une consigne imaginée pour lui seul, ne lui vint pas. L'idée flatteuse qu'il avait de lui-même l'empêchait d'admettre comme possible ce genre de déconvenue et sa conception, un peu élémentaire, des nuances l'avait, jusqu'alors, sauvé de l'humiliation de comprendre jusqu'à quel point il était importun. Mais il souffrait d'être privé du plaisir de voir Claire; et cette souffrance, d'une espèce nouvelle pour lui, alla droit à son cœur, qui se serra :

— Mon Dieu! quelle tristesse; je ne la verrai point aujourd'hui! songea-t-il.

Aussitôt, il se mit à escompter d'avance la journée du vendredi suivant, où il sonnerait de nouveau à cette porte et où, sans doute, il la trouverait plus hospitalière. Mais l'affinement du sentiment qu'aiguissait en lui il ne savait quoi de spécial, qu'il n'avait encore jamais éprouvé et qui était de l'amour, du plus vivant, du plus ardent, du plus violent, fit que le jeune homme, privé de la joie de rencontrer M^{me} Davaine chez elle, courut, le lendemain, au théâtre de la Monnaie où il était sûr de la voir. C'était la première du *Crépuscule des Dieux*, et, en effet, Claire assistait à cette représentation. Tout de suite, Sameries l'aperçut; elle était seule dans sa loge avec son mari, et il les salua. Cependant, une sorte de timidité soudaine l'empêcha de solliciter l'entrée de cette loge, et il se trouva déjà bien heureux de pouvoir contem-

pler de loin la jeune femme. Elle avait à peine répondu à son salut par une inclinaison de tête, dont la maussaderie eût été évidente pour tout autre. Mais Sameries était sur la pente de la passion la plus aveugle, la plus irréfléchie, la plus insensée, et rien de ce qui aurait pu désenchanter ce sentiment ne l'atteignait.

Tout le printemps se passa pour lui en des courses vaines avenue du Longchamp, où il aprenait sans colère, mais avec désespoir, la continuelle absence de M^{me} Davaine; puis, vite, il courait vers les endroits où il croyait pouvoir rencontrer celle-ci. Il n'était plus le même homme : de placide et équilibré, il était devenu impressionnable et nerveux; le nom seul de M^{me} Davaine le faisait rougir quand on le pronçait devant lui; il aurait voulu accomplir pour elle des prodiges de dévouement et d'héroïsme; pour elle il aurait voulu briller, et non pas de la façon dont il avait brillé jusque là

et qu'il en arrivait à mépriser, mais bien par les qualités qu'il savait devoir lui plaire surtout et qui étaient d'une essence supérieure.

L'égaliser ou, du moins, se rapprocher d'elle par les habitudes d'esprit, voilà quel était l'objectif de Sameries; et il songea sérieusement à perfectionner son éducation littéraire. Enfin, une fois, la douleur de ne point voir Claire l'amena à lui écrire, et seul un reste de circonspection, dominé par la crainte de fâcher son idole, l'empêcha d'envoyer cette lettre à son adresse.

L'été étant venu, le ménage Davaine alla s'installer au « Miroir » avec M^{me} Raucourt. On était en août, et deux mois s'étaient écoulés depuis la confession de Claire. Trois autres mois s'épuisèrent encore là, et ce fut, pour les époux, sans une velléité de retour l'un vers l'autre, sans une faiblesse visible dans l'attitude adoptée.

Paul passait pour travailler beaucoup. Travaillait-il vraiment? Il en avait, du moins, toutes les apparences, ne quittait guère son cabinet que pour les repas, quelques séances de pêche à la ligne dans l'Eau Grise, la rivière qui baignait le parc du domaine, ou, encore, une promenade hygiénique dans les environs. Et quand il se montrait, enfin, son air distrait, son air absent pouvait être mis sur le compte de la tension d'esprit, conséquence et moyen de l'active production littéraire.

Claire, elle, avait son enfant : Madeleine semblait accaparer toute la vie de sa mère. Et cette comédie, d'un intérêt supérieur dominant, pour chacun des époux, l'intérêt qu'ils eussent pu tirer de la société l'un de l'autre, ils la jouaient si parfaitement que M^{me} Raucourt elle-même en fut dupe. Il arrivait parfois à cette mère, à qui, elle le croyait, rien ne pouvait échapper de ce qui concernait sa fille, il lui arrivait de déplorer

que Paul aimât son art et Claire son bébé au point que leur mutuel amour en eût été si vite refroidi. Mais comme ni l'un ni l'autre ne paraissaient souffrir de ce refroidissement, elle se garda d'exprimer tout haut le résultat de ses observations.

On n'invita cette année-là, au « Miroir », que des amis très vieux et très intimes, trop peu perspicaces pour rien soupçonner de la vérité d'une situation conjugale si extraordinaire.

Et Claire, quand on la croyait prise exclusivement par les soins et l'éducation de sa petite fille, avait des crises de désespoir qui la faisaient, Madeleine une fois installée avec sa nurse dans quelque ferme du voisinage, s'enfoncer toute seule dans les bois et y hurler son mal à longs cris, comme une bête blessée qui sent venir la mort et l'appelle.

Paul, lui, quand on le croyait absorbé par

la difficile production de quelque œuvre bien abstraite, s'abîmait dans la contemplation intérieure de la catastrophe qui avait brisé sa vie. Ce que souffrait son âme délicate, il n'aurait pu le dire : c'était complexe et détestable ; il adorait sa femme, il la désirait ardemment tout en la haïssant un peu, en la méprisant de toutes ses forces. Et il avait beau se payer de sophismes, il avait beau se répéter : « Bah ! puisque Claire n'a jamais aimé Sameries, cette trahison, toute physique, où elle fut coupable seulement d'être de chair et d'appartenir à la nature, est vénielle... » Il avait beau se répéter cela ; au fond, il savait bien qu'il en voulait précisément à la malheureuse de ce que sa faute eût eu ce caractère bas et de ce qu'elle eût ainsi tué en lui le plus noble de ses illusions.

Ce souvenir de la possession *physique* de M^{me} Davaine par Sameries, et les images qu'il évoquait salissaient tout du sentiment délicieux

que ce mari avait, naguère, éprouvé pour sa femme; le passé même s'en trouvait atteint et, par moments, Davaine, affolé, esclave de l'idée fixe, en venait à se demander si ce n'était pas de l'hypocrisie, cette candeur toute blanche de Claire jeune fille, devant quoi il s'était tant et tant prosterné!

Cependant, l'hiver était revenu; les époux, de retour à Bruxelles, reprirent le train de leur existence coutumière : ils fréquentaient ensemble dans le monde, comme autrefois; on les voyait au théâtre les soirs de première, aux expositions de beaux-arts les jours d'ouverture, enfin, dans tous les lieux où se réunit la société artiste et distinguée. Leur attitude y était celle d'un ménage, sinon bien amoureux, au moins correct rigoureusement. Paul marquait à sa femme, devant les étrangers, une déférence dont le grave caractère aurait pu paraître excessif à

un observateur de vue très pénétrante; Claire, elle, était, avec son mari, obéissante, passive, d'une docilité en quelque sorte anxieuse, qui était, elle aussi, excessive. Mais quant à préciser, quant à seulement définir ce qu'était pour eux le supplice de cette attitude préméditée, je ne l'essayerai pas.

Le romancier s'enfermait chez lui durant des heures et des heures, arguant d'une fièvre de travail qu'il était bien loin d'éprouver : cela, afin d'éviter une présence redoutable et trop chérie; Claire, dans leurs rares, dans leurs si brèves rencontres seul à seule, prenait un soin minutieux à déguiser tout ce qui, jadis, avait fait pour Davaine son attrait personnel et son charme : dès qu'ils étaient réunis, tous deux n'avaient plus qu'une préoccupation visible : celle de se séparer au plus tôt, de se fuir. Pourtant, ils ne purent arriver à cette suprême puissance sur eux-mêmes d'empêcher leur physio-

nomie d'exprimer parfois — oh! fugitivement! — ce qu'ils ressentait. Paul avait un timbre de voix merveilleux, d'une étendue singulière et, avec cela, d'une variété dans les nuances, d'une délicatesse et d'une séduction infinies. C'était une des grâces par quoi il avait, naguère, conquis sa femme et elle y était restée soumise. A présent, quand Davaine causait, Claire aurait voulu pouvoir se boucher les oreilles afin d'échapper au sortilège qui, de nouveau, opérait en lui imposant le charme de cette voix admirable.

Les autres, tous les autres, autour d'eux voyaient cela parfaitement et, sans soupçon du profond désaccord qui divisait le couple, souriaient indulgemment à cette candeur de l'épouse tellement éprise et qui ne parvenait pas à le cacher. Paul, seul, ne voyait rien.

Toutefois, lui-même avait vers Claire d'éperdus, d'indomptables élans de passion dont elle

ne s'apercevait point, qu'elle se fût défendue de comprendre. Mais certain matin, après un petit déjeuner où les époux avaient à peine touché aux mets, elle osa lui demander, comme ils se levaient de table d'un même mouvement las et automatique :

— Paul, êtes-vous souffrant?

La pâleur et l'amaigrissement de son mari l'avaient frappée au point de lui donner de l'audace.

Elle insista :

— Ne puis-je rien pour vous? supplia-t-elle.

— Non, fit Davaine, sans la regarder; non, rien; je ne suis pas souffrant.

Et, après un salut cérémonieux, il quitta la pièce en hâte. Pas si vite cependant qu'elle n'eût eu le loisir d'apercevoir les larmes brillant au bord des cils de Paul.

Et elle pleura aussi, car elle commençait à

pressentir la vérité de leur état d'âme à tous les deux :

— Je suis malheureuse; je voudrais mourir! s'écria-t-elle, les mains jointes.

Elle n'entrevoyait aucune solution possible à la situation dans laquelle ils se débattaient, et il lui était arrivé déjà de souhaiter la mort pour y échapper.

VI

Davaine et Claire revenaient en voiture d'une fête où ils avaient dû se rendre par obligation mondaine; ils se tenaient l'un à côté de l'autre, rapprochés forcément par l'exiguité de la banquette où ils étaient assis : cette voiture était un coupé où deux places exclusivement s'offraient aux occupants. Aussi durent-ils s'appliquer beaucoup pour parvenir à ne se point toucher, et chacun dirigeait la tête vers un angle opposé; tous deux étaient muets, le cœur battant, en proie à une émotion indicible.

Le bruit triste d'un soupir les fit se retourner d'un mouvement identique, et leurs regards se croisèrent, tandis qu'ils prononçaient à l'unisson ce même mot :

— C'est vous qui avez soupiré ainsi?

Ils répondirent à l'unisson le même « Oui » laconique et déchirant.

Alors, Paul eut un geste de révolte, un geste qui, délibérément, formellement, absolument, chassait l'idée fixe obsédante et intolérable. Il dit :

— Ecoute, je suis à bout de forces; je souffre trop... et toi aussi... car toi aussi tu souffres : je vois clair dans ton cœur. Ne pensons plus au passé, soyons l'un à l'autre comme avant et pour toujours. Je t'aime, moi; je te désire!

Elle demanda, d'une voix oppressée :

— Avez-vous oublié? Etes-vous certain d'avoir oublié?

Il hésita une seconde; puis finit par répondre :

— Je pardonne. Viens!

Et il lui ouvrait les bras.

Mais elle dit encore, si sérieuse, si grave, d'une solennité tellement imposante, que d'abord

il n'osa pas insister, car il devinait là quelque chose de supérieur et d'invincible :

— Pas aujourd'hui.

Et elle recula, puis s'immobilisa dans son coin. Lui, pourtant, réjouï à la perspective de leur bonheur retrouvé, murmurait à l'oreille de sa femme, puéril, ingénu, enjôleur, s'aidant de ce prodigieux instrument d'attraction, de charme, de victoire qu'était sa voix :

— Je ferai ce que tu ordonneras; j'attendrai, puisque tu le veux. Mais dis-moi que c'est fini, que tu m'absous, toi aussi, du mal que je t'ai fait, de ma longue rancune, de l'abominable vie que tu as vécue en ces derniers temps. Dis-moi que tu m'aimes toujours et que notre intimité d'époux va renaître. Ce sera le ciel reconquis.

— Oui, fit-elle, les yeux clos; oui, je t'aime!

Il la baisa au front, puis sur les paupières, puis sur les lèvres, sans que Claire lui rendît

son baiser. Il finit par s'apercevoir de l'extrême froideur de celle-ci et il la lui reprocha :

— Ce n'est pas vrai, tu ne m'aimes plus! s'exclama-t-il, en regardant la jeune femme bien en face.

Mais elle riposta si vivement, d'un ton si sûr et si formel :

— Je t'adore!
qu'il ne douta plus de sa parole et se livra de nouveau, avec plus de douceur, avec une certitude raffermie, à l'espoir d'une renaissance de leur félicité conjugale.

Il avait dit : « Je pardonne ». Il n'avait pas dit : « J'oublie ». Et il n'aurait pas pu le dire, car, il le savait bien, il n'oubliait pas; il n'oublierait jamais. Même, à l'instant où, ivre de joie à l'idée de leur réconciliation enfin accomplie, quand il serrait Claire dans ses bras, il n'avait pu se retenir de penser à « l'autre », aux

baisers que celui-ci avait prodigués à Claire, qu'il lui avait donnés aux mêmes places, sans doute. Et cela, en ravivant sa jalousie, exaspérait son désir.

Justement, leur voiture traversait une place très éclairée, et le feu des hauts candélabres électriques, en tombant droit dans l'intérieur du véhicule, montrait à M^{me} Davaine, à ses côtés, un visage masculin qui lui parut nouveau, qui traduisait des impressions qu'elle n'avait jamais connues à son mari; qui, plutôt, lui eussent rappelé « l'autre », l'exécrable, l'odieux « autre », celui qui l'avait avilie et pour qui elle expiait si cruellement depuis des mois : c'étaient les mêmes traits brouillés de passion, la même bouche gonflée de concupiscence, les mêmes yeux délirants :

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous devenir? murmura-t-elle, en s'écartant davantage de Paul.

Comme ils étaient rendus chez eux et que Davaine insistait pour la suivre dans sa chambre, elle le repoussa avec douceur, mais avec fermeté, dissimulant de son mieux l'espèce d'horreur physique qu'elle venait d'éprouver en constatant chez lui cette soudaine métamorphose et elle dit :

— Attendons encore un peu, crois-moi; attendons que tu aies oublié.

En pénétrant chez elle, M^{me} Davaine y trouvait, parmi le courrier du soir que lui présentait sa femme de chambre, une lettre timbrée d'Italie; elle se mit à la lire, machinalement, car l'écriture de cette lettre ne lui rappelait rien. Par la signature, Claire allait apprendre bientôt qu'elle était de Sameries; mais quand elle apprit cela, elle avait lu déjà plus de la moitié de ce que le jeune homme lui écrivait; et le mouvement qu'elle eut pour jeter au feu ce coupable papier, elle le réprima presque aussitôt. Rouge d'une indicible confusion, émue

d'une émotion singulière, elle alla jusqu'au bout de la lettre de Sameries.

C'était bien la dernière qu'elle eût attendue de ce garçon matériel et joyeux. Et si elle avait pris connaissance des premières pages de la longue épître avec une complaisance marquée, c'est que, vraiment, elle n'en eût jamais pu soupçonner l'auteur tout d'abord : cette lettre respectueuse, et tendre, et vibrante de la tristesse la plus amère et la plus complète, était d'un sentimental touché à l'âme et qui, naïvement, inconsciemment, désespérément, laisse parler sa douleur :

« Je suis à Venise, expliquait-il, et j'ai beau faire, votre souvenir, toujours présent, est la seule chose qui m'occupe. Je souffre si cruellement de vous avoir offensée, je voudrais si sincèrement que vous en fussiez persuadée! Je sais bien que vous écrire est une folie et une inconvenance, mais comment ne pas vous dire mes regrets, mes remords, l'affreuse condition morale dans laquelle je me débats! Enfin, j'ai con-

science du crime que j'ai commis envers vous, mais soyez sûre que je l'expie dans les tourments les plus cruels. Je vous aime avec vénération, avec piété; j'appartiens à mon amour comme le sable de la grève appartient aux vagues de l'océan qui l'engloutiront... et je me rends, hélas! trop bien compte qu'il n'est pas de femme qui soit plus loin de moi, plus inaccessible à mon désir, plus hostile à mon rêve que vous ne l'êtes!... »

Il terminait sur des appels au pardon, sur des supplications d'une humilité tremblante, sur des paroles d'idolâtrie d'une ferveur dévote et de la forme la plus délicate, la plus recherchée. Or, tout cela sonnait si vrai, si douloureux (d'une vérité et d'une douleur en quelque sorte fatales), que M^{me} Davaine se surprit à penser, tandis que, décidément, elle livrait aux flammes la lettre de Sameries :

— Pauvre garçon!

VII

Pauvre garçon, en effet !

Jean Sameries, atteint au cœur d'une manière tellement sensible que jamais il n'aurait pu supposer que cela lui arriverait, avait d'abord voulu se faire illusion. Lui, amoureux ? Allons donc ! Lui, si solidement charpenté, d'une santé si florissante, d'une complexion si robuste, mangeant beaucoup, buvant sec ; rompu, dès l'enfance, à tous les exercices sportifs ; équilibré, fort, sagement dressé à l'emploi rationnel de toutes ses facultés physiques ; lui, chez qui le viscère nommé *cœur* n'était, bien rigoureusement, qu'un *viscère*, destiné à l'accomplissement de fonctions strictement organiques, lui, qui, très brave devant le danger virtuel, n'avait jamais eu le courage de penser ; lui, il allait se laisser domi-

ner par le sentiment et s'émouvoir du dédain, des rigueurs d'une femme! Il souffrait, sans se rendre exactement compte de ce qu'était cette souffrance. Mais il souffrait ardemment, continuellement, cruellement. Son sommeil était troublé, son appétit diminuait, et il dut finir par reconnaître, quoi qu'il lui en coûtât, ceci : certains des sports auxquels il s'était toujours livré avec entrain dépassaient la mesure de ses forces actuelles.

Comme pour tous ceux qui n'ont jamais été malades, l'idée seule de la maladie épouvantait Jean Sameries; or, il avait perdu quatre kilogrammes de son poids ordinaire en peu de semaines; et, quand il se regardait dans la glace, son image réduite, creusée, pâlie, le consternait; il n'en fallait pas davantage pour qu'il se crût perdu :

— Voyagez, lui avait dit son médecin, stupéfait d'un changement qu'il ne s'expliquait pas.

C'est alors que Sameries était parti pour l'Italie.

Après avoir jugé Gênes maussade, Rome, où il avait des relations, le fatigua vite; il trouva Florence insupportable; Naples, sale et vermineuse; Milan, provinciale.

Mais, chose surprenante, étant donné le caractère de ce garçon, Venise lui plut au delà de tout. Immédiatement il résolut d'y faire séjour et s'y installa dans une maison du Grand Canal, où une dame âgée et vénérable louait des appartements meublés; il en choisit un au premier étage, vaste, frais, d'une incroyable hauteur de plafond, donnant sur le Canal. Une fois établi là, et comme il avait fait accord avec sa logeuse pour les repas, qu'on était tenu de lui servir chez lui, il en sortit le moins possible, n'ayant de goût, du reste, que pour de rares promenades en gondole le long des rues liquides de cette cité de marbre et d'eau.

Il n'y connaissait personne et se félicitait de son isolement, lui qui, naguère, eût appelé les passants, fussent-ils des escarpes, et les eût introduits dans son intimité plutôt que de demeurer seul un quart d'heure. Le silence de Venise, comme sa mélancolie, lui étaient bien-faisants. Une harmonie existait entre l'atmosphère de la ville morte et l'état d'âme spécial, confus, indistinct pour lui-même, mais si triste! de Jean Sameries. Il ne se reconnaissait plus.

Un jour, il acheta, par hasard, un roman de Paul Bourget, lequel se trouva être absolument dans la note de ses impressions; et voilà qu'il prit goût à cette lecture! De celle-ci, il courut à une autre, lut avidement Anatole France, Maurice Maeterlinck, Gaston Chéreau, voulut connaître les poètes après les prosateurs français, et enchantait son oreille de la musique des vers bien frappés qu'il se récitait à haute voix, de la cadence du rythme. Déjà, les musées

l'avaient séduit et retenu; il avait admiré des Mantegna dans une collection particulière; les fresques de Giotto dans la chapelle de Saint-Georges; l'*Adoration des Mages*, de Jean van Eyck, en l'église Sainte-Marie des Servites. Et comment n'être pas un peu artiste et un peu poète dans ce milieu de Venise, ville de rêves et de chimères, ville de souvenirs, immergée elle-même, comme par miracle, de l'eau fuyante, sous un ciel de brumes mystérieuses?

C'est ainsi que le jeune homme commença de prendre conscience de son « moi ». Fils cadet d'un couple fort riche et fort intelligent, la raison de son éducation si terre-à-terre était douloureuse : M. et M^{me} Sameries avaient, autrefois, perdu leur fils aîné, et cette mort, causée par la terrible phtisie, à l'âge de la formation, avait provoqué chez eux un désespoir que rien ne devait jamais adoucir car les malheureux parents s'accusaient d'être pour quelque chose

dans la fin prématurée du jeune Philippe : celui-ci, remarquablement doué, annonçait, à dix-sept ans, les plus brillantes dispositions intellectuelles. Et eux, fiers de cette supériorité, y avaient applaudi, avaient voulu donner à leur premier-né une éducation digne de ses rares facultés. Soumis tout jeune au régime d'études intense qui lui plaisait, on ne s'était arrêté de prodiguer à Philippe la bonne nourriture cérébrale que le jour où les médecins avaient prononcé un diagnostic effrayant, en attribuant au surmenage l'état de faiblesse dont il souffrait. Malgré une apparence de forte santé, il avait, sait-on à cause de quel obscur atavisme ? des dispositions à la tuberculose et il avait suffi de cet état de faiblesse où l'avaient, peu à peu, conduit de trop persévérants, de trop arides travaux intellectuels au moment de la crise de la puberté, pour permettre le développement chez lui et l'éclosion du germe fatal. Malgré soins

et sollicitude le jeune malade s'éteignait à vingt-deux ans. Et les parents, à qui Jean seul restait d'une suite de plusieurs enfants, avaient juré qu'à celui-ci, au moins, rien de ce qui peut éveiller l'âme ou développer l'esprit ne serait imposé. Il avait dix ans; on le retira du collège. Il eut un précepteur, à qui il fut bien recommandé de lui éviter tout labeur un peu ardu, toute pensée un peu compliquée. L'hygiène devait primer dans cette éducation; on appliqua au jeune Sameries le système anglais et les cures d'altitude en Suisse; il fit de l'hydrothérapie chez lui et se livra aux plus périlleux exercices de sky, dans la montagne, aux environs de Montreux. Le résultat dépassa toutes les espérances du père et de la mère : Jean devint le merveilleux et souple athlète, l'admirable modèle de beauté virile que nous avons vu briller sur la pelouse de tennis, à la villa « Belle-Vue ». Ses parents, en quittant la terre, purent mourir tran-

quilles : leur œuvre avait réussi : Jean, en dehors des questions de sport, était d'une incommensurable ignorance, d'une indifférence absolue, mais il se portait bien.

Or, voici que, tout d'un coup, son amour pour la femme si finement exquise qu'était M^{me} Davaine venait, sous le ciel profond, dans le silence et la gravité de Venise, de lui faire comprendre l'immensité, le désastre de cette ignorance et de cette indifférence. Tout seul, sans ami, sans maître, sans guide, il se prit à cultiver son intelligence, poussé par un impérieux besoin de voir clair dans son être intérieur. Il voulut s'étudier, s'observer, se connaître et, enfin, il se jugea : comme il maudissait son passé dont il sentait maintenant le vide affreux, l'inutilité, la mal-faisance ! En se comprenant mieux lui-même, il en venait à comprendre mieux les autres. Et une sorte d'illumination fulgurante lui donna le mot de ce que la conduite de M^{me} Davaine avait eu

jusque là d'énigmatique pour lui; il s'expliqua ce que la chute de cette femme avait eu de fatal, de quasi-involontaire, et il sentit, du même coup, l'aversion qu'il devait lui inspirer. Mais comme il se vit misérable quand il eut compris cela! Ses regrets s'augmentaient de l'impossibilité où il se voyait de jamais pouvoir rien réparer du mal dont il était cause et, aussi, de sa certitude de ne jamais obtenir le pardon de Claire.

Il en était là de sa métamorphose quand il résolut d'aller visiter le couvent de San Onofrio, où des bénédictins, depuis de longs siècles, se livrent à d'érudits travaux d'histoire théologique. C'est à deux kilomètres de Venise, au bord de l'Adriatique, sur un mamelon couvert de bois de hêtres, une merveilleuse construction ogivale, ruinée en partie, mais où, dans une façade principale demeurée haute et fière, d'exquis détails de sculpture mettent une grâce infinie. Des jar-

dins à perte de vue, soigneusement cultivés, pleins de beaux arbres et de belles fleurs, entouraient San Onofrio et ajoutent à son charme. Un moine à la noble prestance, au grand front blanc et pur sous des cheveux châtain, aux yeux frais en dépit de la cinquantaine, apparente chez cet homme dans l'expression du visage pensif comme dans toute l'allure du corps, accueillit Sameries avec un sourire de bienvenue.

Et l'amoureux de Claire Davaine songea qu'il devait être doux de vivre là. On lui faisait traverser un vestibule sur les murailles duquel un préraphaélite, peut-être Bernardino Luini, peut-être le Ghirlandajo, avait peint à la fresque des scènes du ciel, rendues peu distinctes par le temps, mais dont la couleur, pâlie, était délicieuse.

— Serait-il possible que le cloître satisfît mes aspirations, me rendît la santé de l'âme? songeait le visiteur.

Et c'était vers la poésie, inaccessible dans la réalité de la vie normale, que Jean, en cette minute, tendait ses mains inquiètes. Hélas ! s'il eût été moins jeune, il eût compris, malgré l'attrait de ce décor spécial, que le cloître ne saurait satisfaire entièrement ceux qui lui demandent nourriture de quintessence morale : les hautes vertus sont aussi exceptionnelles dans l'état religieux que parmi les laïcs, et ce serait trop compter sur la force d'une discipline des actes de la religion que d'espérer de la communauté monastique ce que la communauté sociale n'a pas pu donner. Nous sommes bien toujours pareils, que ce soit le toit d'un logis urbain qui nous abrite ou le toit d'un couvent. Pourtant, le couvent possède quelque chose que les autres demeures ont bien rarement : c'est l'apparence de la paix. Le vrai sortilège de son charme, de l'attraction qu'il exerce, a exercé et exercera toujours sur une certaine classe d'esprits, le

voilà; et c'est tout ce que le vieux monde féodal, religieux et guerrier a fait de mieux pour les âmes pensives et solitaires, pour les êtres qui, rebutés par l'âpreté de la vie, trouveront un soulagement dans la culture d'eux-mêmes.

Nulle part l'amour du passé, le respect de la tradition ne furent poussés aussi loin; et, sur cette terre où tout change, le couvent, seul, n'a pas changé; n'a-t-il pas conservé son architecture gothique, comme il a conservé son organisation intérieure, basée sur l'égalité, mais l'égalité dans la hiérarchie? Ses hôtes, vêtus du même uniforme que le moyen âge leur imposa, suivent la règle de leur Ordre sans que la transformation des mœurs y ait rien pu. Déjà, au temps de la foi la plus ardente, d'énormes différences séparaient la vie conventuelle de la vie ordinaire; et ceux qui, volontairement, abandonnaient celle-ci pour celle-là espéraient y trouver, dans l'absence de passions, la quiétude

parfaite du cœur. Y trouvaient-ils effectivement cette quiétude? Certains prodigieux travaux d'art, de littérature et de science produits par les Bénédictins, les Prémontrés, les Chartreux, constituent un bien éloquent témoignage en faveur de l'affirmative. Pour mille raisons, dont l'austérité de ces moines fut l'essentielle, des œuvres de cette forme et de ce caractère n'eussent pu naître ailleurs que dans des maisons religieuses.

Aujourd'hui, dans la fièvre de notre modernité, le couvent, mieux encore qu'autrefois, doit paraître aux assoiffés de calme l'oasis nécessaire, le lieu où l'on possédera le mieux son âme, où l'on sera soi-même supérieurement, avec le plus d'intensité. Aussi, comme on comprend l'élan irrésistible qui, soudain, poussera telle créature d'exception : vierge timide, noble penseur, artiste dominé par son art, vers ces refuges graves et tranquilles. Que ce soit un idéal mystique ou

esthétique dont le mirage les ait fascinés, tous ceux qui, dans la société contemporaine, aspireront simplement à pouvoir jouir de leur rêve, éprouveront quelque jour cette hantise : la bonne conquête du silence, de la solitude, du recueillement. Le cloître, c'est tout cela réuni, avec l'ordonnance de la vie matérielle gagnée sans qu'on ait eu, personnellement, rien à faire pour l'obtenir. Il y a, peut-être, plus d'égoïsme encore, et plus de misanthropie dans certaines vocations monastiques, que de vraie ferveur ou de foi. La grande vertu n'est pas de se jeter dans les Ordres, mais, bien, d'y faire œuvre édifiancée et belle. Or, le plus souvent, ce qui pousse le jeune homme, la jeune fille, vers le cloître, c'est de la langueur, une espèce de pusillanimité devant l'obligation de la lutte pour la vie. Mais il y a là aussi, parfois, le mouvement de retraite d'âmes trop fines, d'âmes à la sensibilité trop aiguë, sous les coups, voire la menace des

coups, d'une réalité trop brutale. Il est des êtres pour qui la grossièreté, la turbulence, le fracas du monde sont déjà blessures. C'est parmi ces derniers, croyants ou sceptiques, hommes et femmes, vieux et jeunes, que se recrute beaucoup des néophytes dont la profession religieuse nous étonne. Pourtant, elle était fatale : rien, rien dans la masse des choses que le progrès a values à ce temps-ci, rien n'ayant été créé qui pût entrer en lutte avec ce que le couvent séculaire promet, assure, fournit à la créature humaine de discret, pacifiant et doux. C'est l'endroit ménagé à souhait pour les délicats, les tendres, les contemplatifs. Ceux-ci, à défaut d'autre chose, y posséderont sans effort ce qu'il y a de plus favorable à l'épanouissement de l'esprit, à l'exaltation de l'âme.

En pénétrant dans le vestibule de San Onofrio, Sameries avait tout de suite compris cela.

Et l'irrésistible séduction du cloître agissait sur lui.

— Mon Père, dit-il à son cicerone, quand celui-ci lui eut fait parcourir tous les bâtiments conventuels, la règle de l'Ordre s'oppose-t-elle à ce qu'un laïc fasse retraite en votre maison?

— Non, Monsieur, lui fut-il répondu.

Et Jean Sameries, ayant prévenu sa logeuse du Grand Canal, s'installait, le même soir, dans une cellule de San Onofrio.

Il avait été présenté à dom Felice, le supérieur des Bénédictins, qui l'avait reçu avec bienveillance.

C'est peu de jours auparavant qu'il avait écrit à M^{me} Davaine la lettre d'adoration et de contrition que nous avons vu Claire ne jeter au feu qu'après l'avoir lue.

La retraite en cette vieille abbaye, si admirablement située, où tout était sérénité, paix et silence, fut, au jeune homme non seulement

bienfaisante, mais agréable; ce qu'il constata avec stupeur, mais non sans une pointe d'orgueil car il avait beaucoup fréquenté la bibliothèque des moines et en avait tiré profit.

VIII

— A franchement parler, je ne puis arriver à découvrir aucune inconvenance dans la simple, saine et inconsciente nature, ni dans ses lois, disait Paul Davaine, à l'heure même où Sameries commençait sa retraite au couvent de San Onofrio.

Le romancier se tenait debout au milieu du salon de Claire, où quelques amis se trouvaient rassemblés; c'était le jour de réception de la jeune femme et, très vite, la conversation avait pris un tour vif, original et parfaitement affranchi de ce que les préjugés sociaux imposent, parfois, de contrainte et d'hypocrisie, dans les milieux bourgeois, aux dissertations ayant l'amour pour thème. On avait parlé de l'adultère et, particulièrement, de l'adultère féminin; quelqu'un

avait insisté sur ce que la fidélité de l'épouse était, en somme, pour l'époux, la seule garantie de la légitimité de ses enfants.

Mais Davaine, poursuivant son idée, ajouta, la main négligemment posée sur l'épaule de Claire :

— Ce qui est inconvenant, c'est de voir indécence, faute ou vice dans notre faiblesse à lutter contre la nature; et ce qui est sans justice ni mesure, ce qui est révoltant, c'est que, d'avoir cédé à cette faiblesse, cause bien innocente d'un moment de trouble physique, puisse à jamais désoler, sinon déshonorer une vie de femme. Les philosophes se sont amusés à inventer l'âme, introuvable pour la science, et les casuistes ont fondé sur la morale des théories incapables de dominer l'instinct; j'ai publié cet axiome quelque part, il y a longtemps. Or, nous aurons beau faire, et quand bien même l'existence de l'âme serait, enfin, démontrée, l'instinct, dans les ques-

tions où l'amour est en jeu, aura toujours le pas sur la morale. Il la dominera, et ce sera tant mieux pour la santé de notre corps. L'amour? Simple chapitre de la biologie.

Claire avait ardemment rougi :

— Vous ne dites pas ce que vous pensez! l'interrompit-elle, en s'éloignant un peu de lui.

— Allons donc, fit-il, avec une conviction manifeste, dont il essaya de communiquer l'énergie à sa femme en la regardant au plus profond des yeux.

Et elle dut bien admettre la sincérité de Paul.

Du reste, il y avait quelque temps déjà qu'il se plaisait à exprimer ainsi, à tout propos, son sentiment sur les réalités physiologiques de l'union des sexes; immédiatement après l'événement qui les avait séparés l'un de l'autre d'une manière si cruelle, un travail mystérieux s'était accompli dans l'esprit de Paul, d'où tout idéal

semblait avoir disparu. Son matérialisme s'accroissait; et maintenant, quand il parlait de l'amour, c'était toujours avec la légèreté, l'ironie, l'espèce de mépris des sceptiques persuadés que l'amour n'est pas un sentiment, mais une sensation.

D'abord, M^{me} Davaine avait cru voir dans cette apostasie de son mari, si nettement, si librement avouée, une façon ingénieuse de lui fournir, à elle-même, une excuse à sa faute et, à lui l'indulgence capable de l'acheminer vers l'absolution; car, cette absolution, il brûlait de la lui offrir, elle le savait.

Cependant, en observant mieux toute la façon d'être de cet époux offensé, incliné vers la clémence, en prêtant une oreille attentive à ses discours, elle finit par comprendre plus exactement la révolution qui s'était opérée dans ce cerveau de penseur. Et voici la vérité qui lui apparut : à la foi entière qu'il avait eue en elle et qui lui

avait fait, aux commencements de leur mariage, adorer, vénérer, déifier l'amour parce que, l'amour, c'était elle qui le personnifiait à ses yeux, avait succédé pis qu'un doute, pis qu'un soupçon : la certitude que son culte s'était mal adressé et que l'objet de ce culte ne le méritait pas. Cela avait tout ravagé de ce qui demeurerait en lui de possibilité à l'illusion, à la ferveur, et il n'avait plus voulu voir dans le mot, comme dans l'acte d'amour, que la signification profane qu'y voient ceux à qui rien de sa noblesse ni de sa poésie ne fut jamais révélé. En ces matières, Davaine, de croyant, était devenu athée. Et il semblait avoir définitivement abandonné la voie royale de la vie selon l'esprit pour se lancer, à la suite de Hegel et de Haeckel, sur l'étroite et sèche route d'un monisme glacial. Ce vendredilà, il alla plus loin qu'il n'avait jamais été dans ce sens, en concluant, d'une façon péremptoire :
— Descartes réduit la vie à la valeur d'un

pur mécanisme, et il a raison. La pensée? Simple fonction organique; l'activité intellectuelle et morale qui constitue notre personnalité à chacun s'identifie avec la force vitale qui se meut en dehors de notre conscience. Les trois quarts de ce que nous nommons « immoralité » proviennent de l'inconséquence de notre jugement. La morale ne devrait être qu'une déduction et une application logique de la physiologie; la mémoire, le raisonnement, la pensée, oui, même la pensée, sont probablement le fait du corps comme la respiration, la digestion, les sécrétions. Le développement des facultés intellectuelles ne dépend-il pas avant tout du développement plus ou moins parfait du cerveau? Tous les phénomènes naturels que j'ai analysés jusqu'à présent sont physico-chimiques, et j'en induis que les autres, ceux qu'il ne m'a pas été possible d'analyser, le sont aussi.

A quoi l'un de ses disciples, Georges Amiane,

attiré naguère vers Davaine par ce qu'il supposait à celui-ci de convictions spiritualistes, d'après ce qu'il en avait découvert dans ses œuvres, répondit avec une véhémence qui n'excluait ni l'admiration ni le respect :

— Maître, vous ne pouvez le nier : si loin que nous allions dans l'analyse *physique* des phénomènes de la vie, il arrive toujours un moment où nous nous heurtons à quelque chose qui n'est pas physico-chimique.

— Au contraire, riposta Davaine avec force, au contraire, je l'affirme : tout est physico-chimique dans la nature, et ce serait folie que d'y chercher autre chose. A votre âge, mon poète, on peut croire à l'existence de l'âme et que l'homme détient en lui autre chose que des principes matériels ; au mien, on a observé ses semblables, on s'est observé soi-même, et l'on commence à posséder sur la vie des notions plus simples et plus saines, moins dangereuses aussi.

Car, enfin, c'est à de bien cruels désastres que doit nous mener fatalement l'idée de la spiritualité, de la supériorité humaines...

— Eh! ne vaut-il pas mieux souffrir de déception que de n'avoir jamais connu l'illusion? dit encore Amiane.

Et Davaine éclata d'un rire amer, d'un rire navrant, pour répliquer :

— Comme on voit bien que vous ignorez ce que c'est que la déception pour en parler ainsi!

Claire, fort pâle, écoutait Paul avec épouvante.

Mais il fut, ce soir-là, tellement pressant et impérieux dans la revendication de ses droits de mari, qu'elle céda.

Et leur intimité conjugale, rompue depuis plus d'un an, fut reprise.

IX

— Non, Harriet, disait Claire le lendemain matin, à la nurse qui la priait de venir, comme d'habitude, présider à la toilette de Madeleine, dont le bain était prêt. — Non, pas aujourd'hui.

Elle eut, en congédiant l'Anglaise, un sourire tellement douloureux que celle-ci crut à un malheur, brusquement tombé sur M^{me} Davaine et qui la décidait à renoncer ainsi à l'exécution de l'un de ses plus chers devoirs maternels.

Comme Harriet refermait doucement la porte de la salle à manger où les époux venaient de prendre leur premier repas, ce sourire mourut et Claire, en jetant les yeux sur Paul qui dépouillait son courrier, eut un regard plein d'amertume.

C'est une impulsion analogue à celle à laquelle elle venait d'obéir en renonçant à donner, elle-

même, le bain à sa fille, qui lui avait fait repousser Madeleine et fuir l'enfant le jour de sa faute. Et, comme ce jour-là, elle se sentait déchue, avilie, méprisable.

Davaine ne s'occupait pas plus d'elle que si elle n'eût pas été présente; soigneusement, à l'aide d'un mince coupe-papier, il fendait l'enveloppe des lettres placées devant lui, déplaçait ces lettres, en prenait connaissance; puis, après les avoir marquées au crayon bleu, soit d'un R, qui signifiait *Répondre*, soit d'un S. R., qui devait se traduire par *Sans réponse*, les mettait en tas sur le guéridon devant lequel il se trouvait assis. Pas une fois il ne crut utile de communiquer à sa femme le contenu de cette correspondance, ni les impressions qu'il en recevait. Les sentiments divers que sa lecture provoquait en lui passaient sur son visage avec l'exactitude d'un reflet : Claire, qui connaissait les moindres plis de ce visage, y avait discerné, tour à tour,

la joie, l'amour-propre satisfait, l'ironie, l'indifférence, enfin l'ennui. Mais il ne lui fit point partager ses impressions et ne lui en dit rien.

C'était là, du reste, son attitude de tous les matins depuis l'aveu. Et, jusqu'à la veille, Claire avait trouvé cela juste. Désormais la situation lui semblait bien différente : le pardon était accordé, la paix faite; elle était redevenue l'épouse charnelle de cet homme, et cela dans une ivresse de passion, nouvelle pour tous les deux, où elle reconnaissait à peine Paul et dont elle se sentait, elle-même, affreusement humiliée, mais, enfin, qui aurait dû, elle le croyait, lui restituer tout son ascendant sur son mari. Au lieu de cela, le divorce avait paru, immédiatement après l'étreinte, plus complet, plus profond, plus irréparable entre eux. Et, au réveil, les manières de Davaine avaient été celles d'un amant chez une maîtresse, bien plutôt que celles d'un époux vis-à-vis de sa femme.

Maintenant, rien qu'à la façon dont il dépouillait son courrier, Claire pouvait comprendre que c'en était fini de la confiance ancienne, des prérogatives anciennes de leur si douce intimité; elle y voyait la ferme préméditation où était Paul de la tenir à jamais éloignée de sa confiance. De ce côté-là, les choses n'avaient point changé.

Et Claire rougit à la pensée du seul changement qui s'était produit entre eux depuis la veille.

X

Le printemps de 1914 fut, en Belgique, doux et pluvieux; le mois de mai avait ramené les Davaine à Urianges. M^{me} Raucourt observait, dès leur arrivée au « Miroir », l'air moins soucieux du mari, l'air singulièrement triste de la femme. Les époux, depuis quelque temps, semblaient revenus à des sentiments plus cordiaux l'un vis-à-vis de l'autre; ils se parlaient davantage, faisaient parfois, en tête à tête, des promenades dans les bois, comme aux premiers temps de leur union; Paul se confinait moins étroitement que l'année précédente dans son cabinet de travail et Claire laissait sa fille plus fréquemment à la nurse. On ne voyait plus la jeune femme en proie à ces accès de maternité farouche qui, lors de sa dernière villégiature en

Ardennes, l'isolaient dans la campagne avec Madeleine, durant des après-midis entiers; l'intimité conjugale semblait avoir bénéficié des nouvelles dispositions d'esprit de M^{me} Davaine.

Cependant, cette apparence ne trompait pas la mère : la connaissance si profonde qu'elle avait de l'être intérieur de Claire devait bien vite l'amener à découvrir chez celle-ci un état d'âme singulier; et, sans rien savoir de positif sur la situation véritable du jeune ménage, elle sentait là quelque chose d'anormal, de compliqué et de trouble, qui l'inquiétait.

— Voyons, demanda-t-elle une fois, nettement, à M^{me} Davaine, ton mari et toi, vous vous aimez toujours?

— Toujours, répondit vivement Claire.

Mais elle avait rougi, et elle détourna la tête, tandis que sa mère, résolue à poursuivre l'entretien, insistait :

— Tu n'as rien à reprocher à Paul, au moins?

— Rien, maman! fut la réponse.

Mais une espèce de brume avait passé sur les yeux de Claire, et elle ajoutait, enfin, non sans hésitation ni réticence :

— Vois-tu, le mariage, ce n'est pas tout à fait ce que l'on s'imagine quand on est jeune fille; et l'amour entre époux, cela se modifie et se transforme avec les années...

— Oui, évidemment, concéda la mère. Mais il faut que cette modification, que cette transformation demeure conforme à une loi essentielle qui est celle-ci : une tendresse plus réfléchie, plus grave, basée sur l'estime que la vie commune, durant un certain temps, aura inspirée peu à peu à chacun des deux conjoints pour l'autre. Je pense, j'espère que c'est dans cette direction que vos sentiments mutuels ont évolué.

Et comme Claire se taisait :

— Ma chère petite, reprit M^{me} Raucourt, l'idéal de la femme doit être dans la fidélité

en amour; l'homme, au contraire, a en lui l'instinct sauvage de la polygamie, mais il n'en admet la satisfaction que pour lui-même, en la refusant énergiquement au sexe féminin. Et il a bien raison. Car, en somme, toute la beauté, toute la noblesse du mariage, son caractère, en quelque sorte, sacré, dépendent de l'honneur de l'épouse, du respect qu'elle gardera à la foi jurée. La femme qui aime, et dont le mari a eu quelque faiblesse passagère en dehors de son ménage, n'a pas tout le mérite que l'on croit à montrer de l'indulgence; cela fait partie des sacrifices nécessaires de l'épouse et ne peut qu'augmenter son prestige. Si ces choses étaient mieux comprises, que de drames évités! Un malentendu existe à ce sujet entre les deux parties du couple humain; c'est comme un mur qui les séparerait. Or, ce mur, ma fille, est léger, il est transparent et fragile : c'est, tout au plus, un mur de gaze. Si Paul t'avait trompée au sens

matériel, au sens charnel du mot, il faudrait paraître ignorer cette faute et, crois-en mon expérience, il faudrait pardonner.

— Mais je n'ai rien à pardonner à mon mari! s'écria Claire avec une telle spontanéité que M^{me} Raucourt, stupéfaite, sentit le souffle de la vérité qui lui frôlait l'oreille.

Et elle dit :

— L'adultère du mari est bien peu de chose, Claire, en comparaison de celui de l'épouse.

M^{me} Davaine, avec cette faculté de dissimulation dont la femme la plus innocente sait se faire une arme à l'occasion et qui, instinctivement, soudainement, merveilleusement, lui permettra de composer son visage, tout en commandant à son attitude, regarda sa mère bien en face. Et c'est sans le moindre trouble qu'elle demanda :

— Tu penses cela, maman?

— Oui, ma fille, répondit M^{me} Raucourt d'une voix profonde.

Et la mère crut devoir fortifier son affirmation de cette remarque, déjà entendue une fois par Claire, tandis que l'un des familiers du salon Davaine l'opposait aux aphorismes spécieux de Paul :

— La fidélité de l'épouse n'est-elle pas, pour le mari, la seule garantie de la légitimité de ses enfants?

— Oui, certes; mais tu ne me parles que d'infidélités positives, formelles, *matérielles*. Ce ne sont pas les plus dangereuses, et il y a les autres... les infidélités morales, auxquelles tu sembles n'attacher aucune importance, et qui, cependant, peuvent, elles aussi, provoquer des catastrophes...

« Serait-elle amoureuse d'un autre homme que Paul? » songea, brusquement, M^{me} Raucourt. Mais elle repoussa vite cette pensée :

Claire s'était exprimée avec une telle aisance, avec un air si parfaitement détaché de la question que la mère, une fois encore, sentit ses soupçons qui s'évaporaient : « On ne saurait avoir ce regard pur, ce front serein, cette voix paisible si l'on avait sur la conscience la moindre faute à se reprocher. » Voilà ce que se dit cette mère, tantôt si cruellement alarmée et qui se flattait de connaître l'âme de son enfant comme la sienne propre. Double prétention erronée, car nous ne connaissons jamais l'âme des autres, et la nôtre, bien souvent, ne nous est pas moins étrangère.

XI

La vie de château continua, au « Miroir », sans incidents marquants; on y avait successivement reçu quelques-uns des vieux amis de M^{me} Raucourt, hommes et femmes; ils n'y apportaient ni beaucoup d'agrément ni beaucoup d'entrain, mais une impression de respectabilité, de dignité et de noblesse morale. Paul Davaine trouvait la conversation de ces hôtes sages et mûrs un peu nulle, un peu terre à terre. Cependant, chaque soir, après le dîner, dans la causerie du salon, c'est d'eux seuls que venaient les nouvelles de l'extérieur : ils lisaient les journaux quotidiens, ce que ne faisait point le romancier, très peu intéressé par la politique. M. Minsart, magistrat considérable, président à la Cour d'Appel de Bruxelles, s'y intéressait, au contraire, passionnément.

— Tiens, fit-il un soir, comme il venait de déployer le *Temps* et qu'il y lisait un article avec beaucoup d'attention, voilà que les Bosniaques ont assassiné le prince héritier d'Autriche et son épouse morganatique...

— Eh! Bon Dieu! interrompit Davaine, la pauvre femme; c'est la comtesse Sophie Chotek que j'ai connue, naguère, à Vienne; son père était ministre d'Autriche en Belgique...

Et il demanda des détails sur cet événement, dont il ne voyait que le côté purement douloureux et privé. Il dit encore :

— Ils avaient trois enfants... quel malheur!

— Oui, mon cher Paul, un grand malheur, et dont les conséquences pourraient bien provoquer quelque trouble dans le monde.

Le président, ayant exprimé cette opinion d'un ton sentencieux, reprit son journal et recommença de lire.

— Quand je vous le disais, observa-t-il bien-

tôt; voici déjà où nous en sommes : sans aucune preuve matérielle, on attribue ce double assassinat à l'influence serbe, à un complot fomenté à Belgrade; et, sous prétexte de faire respecter aux Serbes les droits de l'Autriche sur la Bosnie, le gouvernement de François-Joseph exige des compensations sous peine de représailles, prétend venger la mort tragique de l'Archiduc; et, enfin, voici des bruits de guerre, car le sabre prussien s'agite : l'Allemagne, en vertu de la Triple-Alliance, soutiendra l'Autriche dans ses « récriminations légitimes » — c'est ainsi que s'exprime la chancellerie autrichienne. Cependant, poursuit M. Minsart, l'Italie, elle, fait des réserves; la Russie, slave, soutiendra ses frères slaves, les Serbes.

— Et la France? demanda Paul.

— La France, mon cher? elle ne dit rien encore; mais, comme la Russie est son alliée et comme l'Allemagne, son ennemie particulière,

ne pense, naturellement, qu'à lui sauter dessus, je crains bien de voir la France, malgré son évident désir de paix, obligée d'entrer dans le conflit. Et voilà la guerre, la terrible guerre mondiale, en perspective depuis si longtemps, déchaînée enfin!

— Et la Belgique? demanda Claire, alarmée.

A quoi ce fut Paul qui répondit :

— La Belgique? L'Allemagne, tout simplement, y fera passer son armée pour atteindre la France, dont, elle le sait, les fortifications de l'Est sont imprenables.

— Et notre neutralité? interrompaient à la fois toutes les personnes présentes au salon; notre neutralité dont l'Allemagne, comme l'Angleterre et la France, s'est portée garante!

— La neutralité de la Belgique? Ah! mes amis, voilà une chose dont, croyez-moi, l'empereur Guillaume se soucie peu!

— Mais les traités, mais l'engagement formel

des Puissances, à Londres, en 1839, de tenir la Belgique comme territoire « perpétuellement neutre »? protesta le président Minsart.

— Les traités, cher Monsieur, les engagements politiques, oh! que cela représente peu de chose aux yeux d'un conquérant!

Et Paul conclut :

— Si jamais un traité politique n'avait été violé, l'Histoire n'existerait pas!

— Votre pessimisme, mon cher Davaine, est vraiment terrible! fit le président.

Et il poursuivit sa lecture pour lui seul, l'air soucieux et mécontent.

Un grand froid était tombé dans le salon; plus personne ne parlait. Deux vieilles dames, amies de M^{me} Raucourt, buvaient leur camomille à petits coups prudents, car cette tisane était toujours servie fort chaude au « Miroir ». Et, brusquement, quelqu'un s'écria :

— Mais si vos pressentiments devaient se réaliser, Davaine, nous ne serions guère en sûreté ici, à l'extrême pointe Est du pays, à deux pas de la frontière!

— En effet, consentit le romancier, le plan d'agression contre la France est connu, et c'est bien par ici qu'après avoir violé le Grand-Duché de Luxembourg, tout aussi neutre que la Belgique, passeront les soldats du Kaiser.

— Ils violeraient aussi le Grand-Duché?

— Parfaitement.

Il y eut une protestation unanime; tous les assistants s'élevaient ensemble contre les assertions si catégoriques de Paul Davaine.

— Comme vous y allez! Pouvez-vous, réellement, admettre l'hypothèse d'une violation tellement cynique du droit international, du droit des gens?

C'est le président Minsart qui exprimait, sous cette forme dubitative, l'opinion générale.

Et Paul alla jusqu'au bout de sa pensée en concluant ainsi :

— Nécessité n'a pas de loi!

On était aux tout derniers jours de juin.

Le commencement du mois de juillet fut calme; les journaux s'occupaient surtout du retour en Autriche des corps de l'archiduc et de la pauvre Sophie Chotek, des funérailles du couple, qui allaient se faire en grande pompe, à Vienne, dans l'église des Capucins; l'inhumation devait suivre immédiatement, et c'est dans la crypte de cette église, tombeau officiel des Habsbourg, que reposerait l'épouse morgantique, aux côtés de son mari... ce qui fit répandre beaucoup d'encre et de paroles. Puis la question de la succession au trône de la double monarchie préoccupa les chroniqueurs du monde entier : l'héritier éventuel du très vieux François-Joseph était maintenant son neveu, l'archiduc Charles,

jeune homme assez effacé, plutôt sympathique, dont on ne savait pas grand'chose, sinon qu'il avait épousé une princesse de Bourbon-Parme dont les idées anti-allemandes étaient bien connues. Et cela rassurait un peu les gens que la perspective d'une guerre prochaine avait mis dans l'anxiété.

Le 20 juillet, au matin, le « Miroir » reçut la visite de Marc Danville, un cousin de Claire, capitaine-commandant d'artillerie. Il arrivait de Diekirch en automobile, avec sa jeune femme, qu'il laissa au « Miroir » :

— Ma tante, dit-il à M^{me} Raucourt en arrivant, voulez-vous loger Marie au château durant une semaine? Je suis appelé à Bruxelles en service commandé et je ne veux pas la laisser seule à Diekirch, où nous étions à l'hôtel.

— En service commandé? interrogeait tout de suite Paul; cela se rattacherait-il aux bruits de guerre du mois dernier?

— Mais non, mais non; il s'agit des grandes manœuvres, tout simplement, fit Marc, avec un mouvement de tendresse vers sa femme.

— Enfin, toi, Marc, crois-tu à la guerre? questionna franchement M^{me} Davaine.

— Non, je n'y crois pas! affirmait aussitôt M. Danville.

Mais il parut aux assistants que la conviction de l'officier était bien plus dans sa voix que dans sa pensée.

Il partit bientôt, après avoir embrassé sa femme qu'il se proposait de venir reprendre six jours plus tard. Et il dit adieu aux autres personnes présentes.

— Tout de même, si c'était la guerre! murmurait M^{me} Danville, tandis que s'éloignait l'auto emportant son mari et qu'elle suivit longtemps du regard.

Le 26, un dimanche, parvenait à Urianges une lettre du commandant, datée de son fort

d'attache, où il avait été envoyé avec ses soldats; il instruisait Marie de son arrivée à Liège, puis à Loncin où il avait rejoint sa batterie, expliquait que les ordres reçus de ses chefs ne présentaient rien d'inquiétant, que l'armée belge n'était pas du tout mobilisée, mais s'organisait pour les grandes manœuvres, comme chaque année à pareille époque :

— Il n'y a pas deux semaines, remarqua la jeune femme, interrompant la lecture qu'elle faisait à haute voix de cette lettre devant ses cousins, à Ostende, où nous étions en villégiature chez le général L..., ces messieurs parlaient d'autre façon, et je les ai entendu dire, de la manière la plus formelle, que la guerre, si elle éclatait — et cette éventualité leur semblait fatale — entraînerait l'Europe entière dans ses mouvements. Ils ne doutaient point que la Belgique elle-même y fût mêlée et déploraient l'insuffisance de nos moyens militaires.

Puis, s'adressant plus particulièrement à Davaine :

— Paul, voyons, vous devez vous le rappeler, dit-elle, c'est ainsi que parlaient Marc et tous les officiers de notre connaissance.

Le romancier détourna la tête sans répondre, tandis que M^{me} Raucourt serrait sa nièce contre son cœur. Et, feignant une confiance qu'elle était loin de ressentir :

— Il faut croire le commandant et admettre avec lui qu'il est question, seulement, de grandes manœuvres aujourd'hui, conseilla-t-elle.

Le 31, au matin, on apprenait que des éclaireurs de l'armée allemande étaient entrés dans le Grand-Duché de Luxembourg, en dépit des protestations formelles de ce petit pays, invoquant le traité de 1839 et sa neutralité. Le 1^{er} août, l'Allemagne déclarait la guerre à la France.

Dès le moment où l'on apprit cette nouvelle, ce fut le désarroi au « Miroir » : les vieilles dames étaient rentrées chez elles depuis huit jours; le président Minsart et sa femme résolurent de partir à leur tour. La Belgique, pour se conformer aux termes du traité de Londres et faire respecter sa neutralité, mobilisait enfin une partie de son armée; les voitures à traction animale, les automobiles, les chevaux, mulets, ânes et jusqu'à certains gros chiens de trait étaient, partout, réquisitionnés par l'intendance; le voyage en chemin de fer devenait très difficile, le matériel ferroviaire étant affecté au transport des troupes.

Marie Danville, dont toute la famille habitait Bruxelles, sollicitée par les Minsart de les accompagner, s'y refusa : Marc lui avait enjoint de l'attendre à Urianges; en femme obéissante, elle l'y attendrait jusqu'à ce que les circonstan-

ces permissent à ce dernier de tenir sa parole et de venir la rejoindre.

Chaque matin elle recevait de lui une lettre, un court billet ou, ne fût-ce qu'une carte postale avec ces mots : « Tout va bien ». Elle ne voulait pas, en s'en allant, perdre, un seul jour, le moyen d'obtenir ainsi des nouvelles du commandant. Elle répondait à ces communications quotidiennes par de longues lettres qui lui prenaient des demi-journées à écrire et où elle manifestait l'optimisme le plus encourageant, où elle mettait tout ce que son cœur de jeune amoureuse, épouse depuis trois mois seulement, lui dictait d'infiniment tendre pour ce Marc dont, elle en était sûre, la vie se trouvait menacée.

Le dimanche soir, 2 août, à 7 heures, le ministre d'Allemagne à Bruxelles remettait au ministre belge des Affaires Etrangères l'ultimatum abominable de Guillaume II; et, le 3 au matin,

alors que la réponse du Roi Albert à ce document n'était pas encore parvenue à la légation d'Allemagne, une pointe d'avant-garde de uhlans surgissait dans la province de Liège, à Dolhain; ces mêmes uhlans se trouvaient une heure auparavant sur la route de Baelem; on les vit s'y arrêter un instant pour consulter la carte d'un plan stratégique de ces régions, puis ils enfilèrent, après le pont de Dolhain, la rue qui conduit à l'hôtel de ville dont ils prirent possession, arme au poing. Le reste de la troupe, composée d'une soixantaine de lanciers, arriva peu après. Ceux-ci gagnèrent Verviers, puis Thimister-Clermont, où un engagement eut lieu entre ces éclaireurs allemands et des lanciers belges casernés dans la localité. On sut, le soir même, que l'ennemi avait envahi le pays de Herve et s'était emparé des troupeaux qui y paissaient.

C'était la guerre.

Ce même jour, Marie avait reçu de son mari une lettre affectueuse, gaie et circonstanciée, où il lui disait, entre autres choses : « Reste chez notre tante, puisqu'elle consent à te garder. La guerre ne sera pas longue et, aussitôt qu'elle sera finie pour la Belgique, j'irai te reprendre au « Miroir ». Jusque là, tu seras parfaitement bien auprès de M^{me} Raucourt et des Davaine. Toutefois, si ceux-ci se décidaient à retourner à Bruxelles, accompagne-les, descends chez ma mère et prévien-moi; je continuerai à t'écrire chaque jour. »

— Tu nous restes! s'écria Claire après que sa cousine lui eut lu cette lettre. Quant à quitter le « Miroir », il ne peut en être question; maman n'y consentirait jamais. Et puis, au mois d'août, on est bien mieux ici qu'en ville.

M^{me} Raucourt parla de la même façon, et la petite colonie, réduite à quatre grandes personnes, une enfant, une nurse et des domestiques,

résolument d'attendre les événements à Urianges et s'organisa pour pouvoir traverser sans encombre une période de guerre dont la durée, malgré les hypothèses rassurantes de Marc Danville, demeurait incertaine : M^{me} Raucourt faisait venir d'Arlon et de Virton des provisions formidables d'épicerie et de conserves. Une lettre de Marc, datée du 5, arriva encore le 6 au « Miroir », par le premier courrier. Elle était inspirée de l'esprit le plus optimiste, déclarait les forts de Liège « imprenables » et parlait d'une fin rapide, « tout à fait heureuse », des hostilités.

— Est-ce qu'il espère me tromper avec des mots tellement illusoires ! Un bébé les réfuterait, répétait Marie en lisant cela ; oublie-t-il donc ses conversations d'avant-guerre sur ce sujet et ce qu'il disait alors devant moi de l'insuffisance des armements et des fortifications belges ?

Et elle pleurait, tout en avouant sa joie

d'avoir sous les yeux des lignes de l'écriture de son mari et de le savoir en vie :

— C'est-à-dire, corrigeait-elle tout de suite, en vie le 5. Mais savons-nous ce qui a pu se passer depuis et si Marc est encore vivant ce matin?

A midi, des soldats allemands surgissaient dans le village, réquisitionnant vivres et couchage pour eux et leurs chevaux. Au même moment, des officiers de hussards se présentaient au château et y réclamaient l'hospitalité. Ils étaient fort polis, s'exprimaient correctement en français et annoncèrent que leur séjour à Urianges serait de courte durée. En effet, ces messieurs et leurs ordonnances quittèrent le « Miroir » à la pointe du jour, le lendemain. Au même moment, les troupes qui campaient aux alentours s'en allèrent aussi. Mais quand tous ces Allemands eurent vidé les lieux, on s'aperçut que plusieurs maisons du village brûlaient; ils y

avaient mis le feu, non sans avoir, d'abord, procédé à un pillage en règle de tout ce que la localité contenait de choses faciles à emporter; la caisse communale avait dû leur être livrée et, sous prétexte que des habitants d'Urianges les avaient menacés, trois notables de l'endroit, pris comme otages, avaient été emprisonnés dans la maison d'école. Bientôt, d'autres Allemands venaient remplacer leurs camarades et l'installation d'une *Kommandantur* s'effectuait dans les locaux affectés jusque là aux services de la Poste. C'était la prise de possession de l'envahisseur.

Aux premières lueurs des incendies, aperçues du château, M^{me} Raucourt et Claire avaient couru au village. Elles y étaient estimées et aimées; on accepta d'elles les consolations et les secours matériels qu'elles apportaient. La population était encore plus stupéfaite qu'exaspérée, tandis que chez ces dames l'exaspération dépassait de beaucoup la surprise :

— Que voulez-vous, c'est la guerre! répondait à leurs doléances Paul Davaine aussitôt qu'elles furent de retour au logis. C'est contre la guerre que vous devriez, que tout le monde devrait s'insurger.

— Certes, concéda sa belle-mère, la guerre est une horrible chose, indigne de peuples civilisés; mais vous avouerez que les procédés de Guillaume II pour la faire et, surtout, pour l'avoir introduite sans raison comme sans droit dans notre pays, est un crime.

— Chère maman, la guerre est toujours un crime; les raisons de la faire sont toujours immorales puisque son succès ne repose absolument que sur la force. Tant pis pour nous si nous sommes les plus faibles!

— Par exemple! Et la justice, et le droit, cela ne devrait-il pas primer la force? suggéra Claire: avec désapprobation.

— La justice, le droit? Hé, ma chère, ce que cela compte peu devant l'intérêt!

Et c'est en haussant les épaules que le romancier quitta ces dames pour regagner son cabinet de travail.

Les journaux arrivés au « Miroir » publiaient tous, in extenso, la fière réponse du roi Albert à la proposition déshonorante du Kaiser de laisser passer les troupes de celui-ci par la Belgique. Le même courrier apportait un mot, griffonné à la hâte par Marc Danville sur une carte postale; il disait simplement ceci à Marie : « L'ennemi est en vue; nous le repousserons; je t'embrasse et je t'aime. »

— Marc est mort! s'écria la jeune femme, en portant cette carte à ses lèvres.

Et elle conta à ses deux parentes un cauchemar qu'elle avait eu dans la nuit :

— J'ai peu dormi, expliqua-t-elle; j'étais dans mon premier sommeil quand j'entendis la

voix de Marc qui m'appelait, qui prononçait distinctement mon nom : « Marie! ». Et je le vis, soudain, devant moi, la tête ensanglantée, les lèvres blêmes, expirant. Il tomba, en me disant : « Adieu! ». J'avais tourné le commutateur électrique, je regardai ma pendule : il était minuit et demi. Vous verrez, nous allons apprendre que Marc a été tué et nous saurons alors que mon rêve ne mentait pas, que mon mari est mort à cette heure-là.

Sa conviction du malheur qui la frappait était absolue; les Davaine et sa tante eurent beau essayer de l'en dissuader en raillant ce qu'ils appelaient « une puérile superstition », de la rassurer, de lui démontrer, par des exemples frappants, le peu de créance qu'il fallait accorder aux rêves, à tous les rêves, Marie secouait la tête, répétant :

— Marc est mort; j'en suis certaine. Je le sais.

— Ma pauvre petite, lui disait Paul, ne vous faites pas, d'avance, de pareilles idées; il serait temps de vous désoler si, par malheur, vos sentiments se réalisaient.

— Marc doit m'écrire chaque jour, c'est promis, c'est juré. Je n'aurai pas un mot de lui demain, vous verrez! Plus jamais, jamais il ne m'écrit, vous dis-je.

— Sans doute, vous n'aurez plus de ses lettres, mais c'est parce que les Allemands vont couper la communication entre la partie du pays qu'ils occupent et notre armée. Je m'étonne qu'ils ne l'aient pas déjà fait.

Marie pleurait, sans que ses amis pussent la consoler.

— Ma foi! fit observer Paul à sa femme quand ils se retrouvèrent seuls, ce cauchemar est étrange. Est-il significatif et prophétique? Qui sait? Ce qui est certain, c'est que bien peu des soldats belges de cette guerre en reviendront :

ils vont aider de toutes leurs forces, leurs souffrances, et leur sang à faire triompher ou anéantir une idée, vieille et incommode : celle des nationalités. Et si, vraiment, Marc a été tué, si Marie est veuve à l'heure qu'il est, c'est triste, assurément. Mais enfin, elle a vingt ans; elle n'a pas d'enfant. Elle se remariera. C'est le sort promis à la plupart de nos jeunes veuves de guerre, suffisamment pourvues de fortune, et ta cousine n'en manque pas.

Claire écoutait ces paroles avec impatience; elle prononça enfin :

— C'est abominable, ce que tu dis là.

Il la considéra longuement en silence, puis ses lèvres s'agitèrent comme s'il allait parler. Il ne dit rien; mais Claire avait deviné ce qu'il aurait voulu dire et qui se rapportait à elle-même et à ce qu'elle aurait fait, elle, en cas de veuvage. Une allusion à Sameries était certainement dans la pensée de Paul à cette minute;

sa femme ne pouvait s'y méprendre; elle connaissait trop bien les traits de ce visage et l'expression de leur physionomie.

Ils se quittèrent, lui ironique; elle, désespérée.

XII

Dès lors, une tristesse affreuse plana sur le « Miroir »; deux des domestiques de M^{me} Raucourt, appelés sous les drapeaux, venaient de partir pour rejoindre leur corps d'armée; des bandes de jeunes gens en masse réussissaient, malgré les rigueurs de l'occupation allemande, à en faire autant; le Luxembourg et le Limbourg, les provinces de Liège et de Namur étaient envahis. On ne parlait que des exactions, pillages, meurtres commis en Belgique par les hordes teutoniques. Et la population d'Urianges vivait dans la crainte, l'horreur, le désespoir.

Le temps avait été splendide durant des semaines, sans altération, sans changement. Mais le 6 août, dans l'après-midi, il y eut un orage. Et quand la pluie eût cessé, le ciel prit un aspect singulièrement tragique : il était, ce ciel, à la

fois rouge, doré et livide : les couleurs du sang, de l'incendie et de la mort. Ce que Marie nota comme un présage sinistre :

— C'est certainement aujourd'hui que mon mari est mort, répétait-elle. Remarquez bien la date.

On avait appris par les journaux que Liège se défendait vaillamment; que l'artillerie des forts, commandée en chef par le général Leman, luttait avec la dernière énergie contre les 7^e, 9^e et 10^e corps de l'armée allemande commandés par le général von Emmich. Les communiqués officiels ajoutaient que les Belges résistaient au choc de ces forces tellement supérieures en nombre. Et l'on parlait des Thermopyles, et l'on comparait les Belges aux Grecs et le général Leman à Léonidas.

A Urianges, les distributions postales ne s'effectuent que deux fois par jour : le matin et le soir. Or, en ces premiers temps de l'occupation

allemande, les envahisseurs ne s'étaient pas encore immiscés dans les services communaux et toléraient que ceux-ci fussent remplis comme ils l'avaient toujours été. A chacune de ces distributions l'anxiété de M^{me} Danville s'aggravait :

— Rien pour moi? demandait-elle à Prémont, le facteur rural, au devant de qui elle avait couru.

Et, à la réponse négative de cet homme, elle prenait un air si affligé que, chaque fois, il en paraissait plus triste lui-même et comme honteux de sa réponse.

Un matin, cependant, on l'entendit crier dès la grille du jardin :

— Une lettre pour M^{me} Marc Danville!

Marie se précipita vers lui, interrogeant :

— De Liège, Prémont?

— Non, Madame, de Bruxelles.

Aussitôt l'on entendit la jeune femme dire, d'une voix déçue :

— C'est ma belle-mère qui m'écrit.

Elle ajouta, s'adressant à M^{me} Raucourt qui l'attendait sur la terrasse :

— Elle vous écrit, à vous aussi, ma tante.

Marie était revenue vers le château, elle y entra, la correspondance à la main, en fit le tri et donna à chacun ce qui lui en était destiné. Puis, très pâle, elle ouvrit l'enveloppe portant son nom :

— Hélas ! fit-elle, ma belle-mère est, comme moi, sans nouvelles de Marc. Elle m'en demande, car elle ne sait rien de lui.

M^{me} Danville mère, dans sa lettre à M^{me} Raucourt, ne cachait rien de ses angoisses ; elle n'avait plus aucun espoir de revoir jamais son fils vivant. Chose singulière, elle racontait à son amie un rêve qu'elle avait fait, elle aussi, la nuit précédente et qui était identique au rêve sinistre de sa bru, à la même date, à la même heure : elle aussi, elle avait entendu le comman-

dant l'appeler, et il lui était apparu blême et sanglant, pour, enfin, rendre le dernier soupir devant les yeux hallucinés de sa mère : « N'en dites rien à Marie, conseillait celle-ci, mais, pour moi, ma conviction est faite; si l'on ne reçoit à Urianges aucun message de lui après le 6, c'est que mon malheureux enfant a été tué. »

— Ta belle-mère est, comme toi, un peu inquiète, confirma M^{me} Raucourt après avoir lu cette lettre et en dissimulant de son mieux la douloureuse impression qu'elle venait de recevoir de sa lecture.

Claire, extrêmement impressionnée, elle aussi, par cette coïncidence, paraissait songeuse :

— En vérité, dit-elle à Paul, quand ils furent seuls, l'identité de ces deux cauchemars n'est-elle pas étrange? S'ils devaient être significatifs et prophétiques, quel argument en faveur de l'existence de l'âme que cette perception de la

pensée, de la forme et de la voix d'un mourant par deux personnes au même moment!...

— Pas du tout, l'interrompt aussitôt son mari : admettons, ce qui est très possible et, même, probable, que Marc soit mort à l'heure précise où sa mère et sa femme le virent, en rêve, blessé, sanglant, expirant. Cela prouverait, simplement, qu'il y a eu entre lui et les deux femmes communication télépathique et ne serait pas plus extraordinaire que, dans l'application du téléphone Bell, la communication produite entre le barreau aimanté et la lame vibrante placée en face, ou, encore, que la merveille scientifique de la télévision. La transmission électrique de la pensée, soit : la communication entre le point d'émission de cette électricité et le point d'application de cette pensée, voilà un de ces phénomènes dont nous sommes forcés de constater l'existence sans les bien comprendre. Cependant, ma chère, il n'y a là aucune raison de

vouloir soumettre les causes de la télépathie à des voies distinctes de nos organes physiques. Aurions-nous jamais pu soupçonner, avant la découverte des ondes hertziennes, qu'on en arriverait à transmettre facilement une vibration électrique sans fil à des distances de milliers de lieues? Je crois parfaitement que Marc, au moment de rendre le dernier soupir, ait pu avoir une pensée pour les deux créatures qu'il aimait le mieux au monde, qu'il les ait appelées et que l'image du mourant, sa pensée et jusqu'à sa voix aient été reçues à destination, mais je ne saurais voir dans le fait en lui-même rien de surnaturel ni qui démontre l'existence de l'âme.

— Décidément, tu deviens un terrible matérialiste, reprocha Claire à son mari.

Et ils ne discutèrent pas davantage.

Le lendemain, quand la famille se trouva réunie pour le premier déjeuner :

— Si je partais pour Bruxelles? fit, tout à

coup, M^{me} Danville. Les Allemands n'y sont pas; la ville est libre. On y a toujours une administration communale belge, un ministère de la Guerre qui doit savoir à quoi s'en tenir de la vie ou du décès des soldats nationaux. Peut-être obtiendrais-je dans les bureaux de la Guerre les précisions désirées. Le doute me tue; c'est la vérité qu'il me faut — la vérité à tout prix, si terrible qu'elle soit. De penser que je suis ici, parlant de Marc comme d'un vivant, alors qu'il n'est peut-être déjà plus qu'un cadavre; et vêtue de couleurs joyeuses, alors, probablement, que c'est le deuil des veuves que je devrais porter, cela me rend folle!...

M^{me} Raucourt et les Davaine s'entre-regardèrent; depuis quelque temps déjà, tous trois envisageaient l'éventualité d'un retour dans la capitale. La guerre allait être longue, tel était l'avis de Paul, qui s'attendait à l'embrasement de toute l'Europe, à un conflit mondial; l'au-

tomne approchait; la vie au « Miroir », privé d'une partie de son personnel masculin, devenait plus difficile et, en ce vieux château rendu humide par la proximité de son étang et le voisinage de l'Eau Grise, tandis que le système de chauffage des appartements était là des plus primitifs, un hivernage n'offrait rien de séduisant. Or, si Urianges, comme presque tout le Luxembourg et la province de Namur, étaient déjà occupés par l'ennemi, Bruxelles, au contraire, continuait à n'abriter aucun Allemand. En tout état de cause, cette ville offrirait à la famille plus de ressources alimentaires. Et si l'on souhaitait, réellement, connaître le sort de Marc, c'est là qu'il fallait aller.

— Voulez-vous que nous rentrions à Bruxelles tous ensemble? demanda Paul.

— Si vous y étiez décidés, tous, je vous y accompagnerais bien volontiers, répondit M^{me} Danville.

Ce fut aussitôt une chose entendue : un train partait à l'aube; on résolut de le prendre le lendemain. Et la journée passa vite, occupée qu'elle fut, tout entière, aux préparatifs de ce départ.

Ce que fut le voyage qu'entreprirent, après en avoir obtenu l'autorisation des Allemands, le lendemain, à la pointe du jour, les habitants du « Miroir », ceux-là seuls qui tentèrent de traverser la Belgique de l'est au centre, en cette première semaine du mois d'août 1914, pourront s'en faire une idée : les trains, bondés de voyageurs, marchaient cahin-caha, sous le vol des avions militaires. Ils parvenaient rarement à destination, soit que l'autorité occupante les requît brusquement en cours de route pour des transports de soldats, soit que l'invasion allemande, de plus en plus étendue, les obligeât, par mesure de prudence, à ne pas avancer davantage dans les régions où la guerre avait apporté des dangers multiples. Et, en effet, le

convoi dans lequel avait pris place la petite colonie d'Urianges n'alla point au delà de Dinant. Là, heureusement, Paul réussit à découvrir un loueur d'automobiles à qui l'intendance belge, au moment des réquisitions, avait laissé une seule et assez mauvaise voiture; cet homme, pour le prix de mille francs, payés d'avance, consentit à se mettre, lui et son tacot, à la disposition des réfugiés. Il s'engageait, moyennant cette somme, à les mener directement à Bruxelles, et il tint sa promesse. Mais le voyage dura cinquante-deux heures, avec des relais imprévus; il fut traversé des incidents les plus pénibles, parmi les spectacles les plus désolants.

Enfin, un beau soir, le chauffeur laissa Davaine et ces dames aux portes de la capitale, accablés de fatigue, mais satisfaits tout de même de se retrouver dans une ville où nulle casquette plate, où nul casque à pointe n'étaient visibles. Hélas! ce ne devait pas être pour longtemps!

Dès le 20 du même mois, les Allemands faisaient, à Bruxelles, une entrée orgueilleuse et fracassante; et c'est alors que les vraies souffrances commencèrent dans cette partie de la Belgique.

Paul Davaine n'y paraissait guère sensible; il écrivait un livre nouveau et s'absorbait dans son travail. Aussi sortait-il peu de chez lui et la présence de l'envahisseur lui demeurait à peu près étrangère. Beaucoup de ses amis s'étaient engagés; tous ses disciples, ou bien avaient été applés sous les drapeaux dès le premier jour, ou bien, avaient réussi, malgré difficultés et dangers, à rejoindre le front. Ces absences faisaient le vide autour de lui. Pourtant, on continuait à se réunir le vendredi soir dans son cabinet, mais seuls des barbons, des vieillards et des femmes figuraient en ces réunions.

— Comment est-il possible que Georges Amiane, ce jeune homme vraiment supérieur, vraiment doué, de qui il n'y avait rien d'excessif à attendre un chef-d'œuvre aussitôt les premières gourmes d'un talent plein de sève jetées, ait couru, lui si délicat, si purement intellectuel, et, du reste, antimilitariste convaincu, vers ce champ de bataille où il se fera massacrer, c'est certain? s'écria un jour le romancier, en rappelant à Claire toutes les promesses d'un mérite éclatant qu'avait données déjà le plus remarquable des poètes de sa pléiade et son favori.

— Il a voulu défendre sa patrie! répondit-elle.

— Oui, sans doute, défendre sa patrie, le fusil au poing! Mais, ma chère amie, ce garçon est aussi incapable de rendre le moindre service à l'armée qu'un enfant à la mamelle; il y sera une gêne plutôt. Et dire qu'il suffirait d'un éclat d'obus pour qu'Amiane fût tué, pour que ce:

qu'il y a d'extraordinaire sous son crâne saute en l'air avec la cervelle et réduise à rien une intelligence de cette valeur!

— Mon Dieu, il ne serait pas le seul, remarqua encore Claire; la patrie avant tout!

Paul haussa les épaules; il contenait difficilement une mauvaise humeur qui, enfin, s'exhala :

— Non, non, pas *avant tout*, cria-t-il de sa belle voix sonore; l'art, la pensée, le génie avant tout!..., ce qui constitue la grandeur, la noblesse, la beauté humaine avant tout; grâce à ces choses merveilleuses, on marche en avant. La guerre est, au contraire, un retour vers des mœurs sauvages; c'est une régression, une barbarie...

— Parfaitement. Pourrais-tu en dire autant de l'idée de patrie?

— L'idée de patrie? Mais, justement, voilà la nuisance et le poison. N'est-ce pas l'idée de patrie qui provoque, qui a toujours provoqué

les guerres entre peuples? Cette idée-là, ma chère, représente un danger qu'il faut combattre.

— Ma foi, dit encore Claire, combat pour combat, autant celui pour la défense du sol natal que celui pour l'impossible poursuite de la suppression des guerres.

Et elle rompit, en quittant la chambre, un entretien où venait de trop nettement lui apparaître le désaccord existant entre elle et son mari. Depuis la guerre, le mur de gaze s'était singulièrement épaissi entre eux.

Elle ne parvenait pas à comprendre comment Davaine, jugé si longtemps par elle comme plutôt idéaliste que matérialiste, pût envisager cette question de la guerre si objectivement, en logicien raisonneur et positif, en internationaliste sans partialité comme sans chaleur. Vraiment, était-il possible qu'on fût impartial quand l'honneur et l'existence de la patrie étaient en jeu? C'était à croire que sa déception sentimen-

taie avait tout bouleversé dans l'âme de cet homme. Elle, au contraire, jugeait la guerre avec ses yeux de femme, c'est-à-dire en impulsive, en passionnée, en enthousiaste.

.
Quand Claire se retrouva seule dans son petit salon particulier, elle songea, brusquement, à Sameries : se trouvait-il toujours à Venise? Qu'y faisait-il, s'il y était encore? Elle eût voulu le savoir; elle eût, aussi, voulu connaître les impressions de Sameries devant l'envahissement criminel de la Belgique par les Allemands et, les intentions de celui-ci quant à la défense du pays à laquelle tant de jeunes hommes de son âge, ses compatriotes, se dévouaient. M^{me} Davaine, à ce moment était attachée à une pensée qui la détournait de la vie réelle; elle s'y laissait aller et, même, s'y complaisait avec une jouissance dont elle n'essayait pas de vaincre la douceur, bien qu'elle se rendît parfaitement compte

de ce qu'il y avait de répréhensible dans cette rêverie ayant le jeune Sameries pour objet.

Or, le couvent de San Onofrio n'est pas tellement séparé du monde que l'écho d'événements de l'importance de ceux qui se déroulaient alors en Europe n'y puisse parvenir. Jean Sameries en était au dernier jour de sa retraite en cet asile de la méditation et du silence quand il apprit la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique. Il n'y eut de sa part aucune hésitation : tout de suite, il courut vers le supérieur du monastère, et il lui dit :

— Mon Père, je vous quitte aujourd'hui même; je viens donc prendre congé de vous en vous remerciant du bien-être moral, de la précieuse sérénité que j'ai goûtés en cette maison où vous m'avez, naguère, accueilli avec tant de bonne grâce; vous m'y verrez certainement revenir quelque jour, si Dieu me prête vie. Mais

c'est mon devoir de rentrer en Belgique et d'y prendre les armes contre l'ennemi.

— Vous avez raison, mon fils, il faut y aller. Si jamais vous venez encore frapper à notre porte, à quelque heure que ce soit, elle s'ouvrira grande pour vous recevoir comme elle va, de même, s'ouvrir pour vous laisser aller où le devoir et l'honneur vous appellent.

Et dom Felice bénit le jeune homme, en prononçant les paroles sacramentelles destinées à appeler sur celui-ci la protection divine.

Le soir même, Jean prenait la direction du Nord; il était à Bruxelles soixante heures plus tard. Ses habitudes sportives, sa jeunesse vigoureuse et saine, la souplesse de ses muscles rompus à tous les exercices athlétiques, son intrépidité, faisaient de lui une excellente recrue pour la lutte implacable qui se préparait. Lui-même sentait ses artères battre plus ardemment et son

sang y bouillonner, devant la perspective d'une rencontre avec l'ennemi. En ce jour d'automne, quand, involontairement mais irrésistiblement, la pensée de Claire s'attachait au souvenir de Sameries, celui-ci était versé depuis six semaines dans l'aviation militaire, où ses prouesses lui avaient valu très vite le grade de lieutenant; il lui était arrivé parfois de survoler Bruxelles où l'attirait, plus encore que le dessein de descendre quelque Taube ou Zeppelin, le désir d'apercevoir, du haut du ciel, le toit bien connu sous lequel résidait M^{me} Davaine.

XIII

C'est peu après qu'on apprit la mort du poète Georges Amiane, à la bataille d'Eppeghem; son maître en fut profondément affligé, mais en parla peu, car il sentait, autour de lui, une manière d'apprécier le sacrifice des soldats trop opposée à la sienne.

On fut encore de longs jours à ignorer le sort de Marc Danville; sa mère et sa femme étaient persuadées qu'il avait cessé de vivre; elles se cachaient l'une à l'autre cette conviction, mais souffraient ensemble d'une inquiétude terrible, d'une tristesse affreuse.

Enfin, le 27 octobre, on sut la vérité; les sentiments de ces dames ne les avaient pas trompées : le commandant était mort, après une courte agonie, dans la nuit du 5 au 6 août, la tête fendue par un éclat d'obus qui l'avait atteint lors du combat de la Queue du Bois, dans un

des secteurs du fort de Bellaire. Voilà ce que l'ordonnance de Marc Danville, François Lotte, fait prisonnier le même jour, avait obtenu l'autorisation d'écrire à sa mère, avant qu'il ne partît pour Aix-la-Chapelle où il allait être interné. Cette femme, qui habitait Chênée, ayant pu communiquer avec Bruxelles des semaines après, s'était fait un devoir d'envoyer à Marie la lettre tragique. C'est ainsi que la jeune femme connut son malheur. Donc, le 6 août, au moment où l'on recevait à Urianges les dernières lignes de Marc, datées du 5 au matin, le pauvre garçon n'existait déjà plus! Que dire, après cela, que déduire de l'apparition qu'eurent les dames Danville dans la nuit du 5 au 6, à la minute exacte, sans doute, où Marc mourait?

Aussitôt que ce deuil leur fut annoncé, Paul et Claire coururent chez les dames Danville; ils y trouvèrent la mère effondrée dans un désespoir d'autant plus impressionnant qu'il était

muet et sans larme; l'épouse, admirable de stoïcisme, elle non plus, ne pleurait pas, mais lisait et relisait avidement le récit naïf de Lotte, content, au moyen d'un verbiage prolix, ce qui n'en excluait pas les lacunes, les circonstances de la fin glorieuse de son capitaine : Marc avait été touché alors qu'il était droit sur son cheval, devant ses soldats, face aux agresseurs et leur point de mire. Il était allé à la mort, sur un ordre de son chef, sachant qu'il y allait.

— Que vous disais-je à Urianges? rappela Marie aux Davaine. Il n'était pas besoin de cette confirmation formelle pour que je susse que Marc était mort; j'en étais certaine depuis longtemps. Mais songer qu'il est tombé là-bas, loin de nous..., songer qu'on ignore à peu près tout des détails de cette fin, car François Lotte ne nous en donne guère, qu'on ne sait même pas bien précisément à quelle place de la tête la blessure mortelle vint le frapper, qu'on ne connaît positivement ni l'heure de sa mort, ni la

date de ses funérailles, ni le lieu de sa sépulture. Et qu'il y a près de trois mois de ces événements... Et qu'on riait, peut-être, qui sait? au moment où ils s'accomplissaient!!...

A ce dernier mot, une détente se produisit dans le frêle organisme de Marie Danville : la tête sur l'épaule de Claire, elle put enfin pleurer. Bientôt ce furent des sanglots convulsifs, des cris inarticulés auxquels M^{me} Davaine ne répondit d'abord que par ses larmes :

— Marie, ma chérie, observa-t-elle, comme la crise douloureuse se prolongeait, songe à la beauté d'une telle mort, la plus belle de toutes pour un soldat! Marc est tombé en héros; c'est une gloire éternelle pour sa mémoire...

Alors, on entendit soudain une voix, la voix de la mère qui interrompait, clamant avec véhémence :

— J'aimerais mieux qu'il fût un criminel, un forçat couvert d'opprobre, et qu'il vécût!

— Voilà enfin un cri naturel, sain et juste, le cri de mère le plus vrai que j'aie jamais entendu, constatait Paul Davaine, comme il se retrouvait dans la rue avec Claire, après cette visite pénible, et que tous deux faisaient allusion au brusque mouvement de révolte de M^{me} Danville, à cette fièvre foudroyante qui, la sortant de sa prostration première, l'avait jetée tout en insurrection et en fureur contre la fatalité responsable de la perte de son unique enfant.

— Un cri semblable, poursuivait Paul, cela juge l'absurdité folle du prestige que nous attachons à ce fait : la mort du soldat au champ d'honneur. « Plutôt le crime, plutôt la honte, mais qu'il vive ! » a proclamé M^{me} Danville ; si toutes les mères pouvaient penser comme celle-ci, ce serait vite la fin de la passion belliqueuse dont notre vieux monde souffre depuis trop longtemps. Cette horreur disparaîtrait de nos mœurs et, dans vingt ans, le souvenir en serait aussi odieux et non moins archaïque que celui

du cannibalisme. Depuis des siècles et des siècles, qu'a produit, je te le demande encore une fois, oui, qu'a produit ce genre de meurtre collectif, sinon de la cruauté?

— Tu es, Paul, rétorqua Claire, de ces personnes que leur légitime aversion pour la guerre pousse à l'injustice de ne pouvoir estimer ni même reconnaître aucune des vertus que la guerre engendre; il en est pourtant d'admirables, d'héroïques, de sublimes; tel est, par exemple, le courage dont était animé le pauvre Marc quand il alla au devant de la mort pour défendre la position du secteur dont il avait la garde. Et quand ce ne serait que les vertus humbles et obscures révélées par tant de nos compatriotes depuis ces trois mois! La guerre est une horreur, certes; dis-mois par quoi tu la remplaceras; car, enfin, tu n'espères tout de même pas qu'on parviendra jamais à étouffer dans l'homme l'instinct combatif, celui de vengeance et de revanche. Reconnais donc avec moi que si la

guerre, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, fait apparaître les plus vilains côtés de la nature humaine, elle est en mesure aussi, par son excès même et sa violence, d'exalter ce qu'il y a en nous de meilleur, de plus haut, de plus noble. Ce ne sont pas seulement les beaux caractères, mais, avec eux, les situations désespérées qui font surgir les héros.

— Le malheur sous forme de guerre, ma petite, n'est pas absolument indispensable à la provocation de l'héroïsme, riposta Davaine; l'habitude entre peuples, pour trancher leurs différends, des luttes armées une fois remplacée — mettons par l'arbitrage et la sanction d'un tribunal international, nous aurons les héros du travail, de la science, de l'art, du progrès. Nous les possédons déjà, du reste, bien qu'on n'ait jamais été équitable envers eux.

— Ah! murmura la jeune femme, si ton utopie était chose possible!

XIV

Elle avait lu, le matin même, dans un journal prohibé, un articulet relatant la conduite vaillante d'un jeune lieutenant aviateur belge, dans une rencontre avec l'ennemi à qui il avait réussi à bombarder plusieurs appareils sous le feu de leurs Taubes. Or, ce brave, revenu indemne dans les lignes alliées, promu immédiatement capitaine, avec citation à l'ordre de l'armée, n'était autre que Jean Sameries; on publiait son nom.

— Il a donc quitté l'Italie, songea Claire, il s'est engagé. Ah! c'est bien, comme c'est bien!

Elle se trouvait, à ce moment, au local de l'Œuvre d'entr'aide, dont elle présidait une section depuis que l'Ambulance où elle avait, d'abord, pris du service avait été licenciée,

comme toutes les ambulances belges, après l'invasion. Mais elle suivait assidûment les cours d'une des nombreuses écoles d'infirmières instituées à Bruxelles depuis 1914 et où elle devait bientôt obtenir un diplôme de première classe. Elle découpa soigneusement ce filet de journal, puis elle le mit dans son portefeuille, et ce portefeuille dans son corsage, à la place du cœur : les femmes aiment le courage viril ; la bravoure chez l'homme leur plaît, provoque leur admiration et leur sympathie. A l'exemple de leurs aïeules du temps des Croisades, elles sont bien toujours celles que les beaux faits d'armes, les actions d'éclat transportent jusqu'à l'enthousiasme ; l'idée du dévouement patriotique, de l'intrépidité de Sameries venait de faire plus pour ce jeune homme, sur l'esprit de Claire, que des années d'une cour assidue et fervente. Elle éprouvait quelque orgueil à l'idée que cet intrépide l'avait aimée, l'aimait peut-être encore...

Elle n'en douta pas quand, une semaine plus tard, elle trouva dans son jardin, après avoir vu planer un avion belge dans le ciel, une rose pourpre à la tige de laquelle était attaché un bout de papier portant ces initiales : J. S.

— Jean Sameries m'aime encore, se dit-elle, en cachant bien vite fleur et papier au plus profond de son sac à main.

Et, tout d'un coup, ce qu'elle éprouvait et dont elle se rendait compte la remplît d'épouvante : un désir venait de s'insinuer sournoisement en elle, et c'était celui de fuir cette ville prisonnière, de quitter Bruxelles et de courir, comme le firent tant d'autres femmes belges, vers le front, vers le danger, d'aller offrir ses services d'ambulancière là où l'on se battait, où coulait le sang, où l'on souffrait, où l'on mourait...

— Pourquoi ce désir aujourd'hui plutôt qu'hier? se demanda-t-elle.

Claire tressaillit devant la réponse que sa conscience lui faisait aussitôt : en vérité, oui, la suggestion troublante qui venait de s'imposer à elle émanait de l'obscur espoir, si elle parvenait jamais jusqu'au front, d'y retrouver Jean Sameries. Elle repoussa de toutes ses forces cette suggestion mauvaise, voulut, d'un vouloir impérieux, ne plus avoir de pensée que pour son mari, sa mère, son enfant ; et, enfin, se fit à elle-même le serment de ne jamais céder à la tentation de chercher à revoir cet homme qui l'aimait.

XV

Des années passèrent... années sombres pour la Belgique envahie, piétinée par la botte allemande, mais non soumise, et qui souffrait, mais n'abdiquait rien de sa dignité ni de son patriotisme. Le « Miroir », pillé d'abord, anéanti ensuite par les hordes germaniques, n'était plus que gravats et décombres; les Davaine, qui l'avaient appris au bout d'un temps assez long, obtinrent, après d'innombrables démarches et une insistance que rien ne rebutait, l'autorisation de se rendre dans le Luxembourg. Le voyage en chemin de fer, qui, en 1914, durait quatre heures, mit trois jours à s'accomplir, et le ménage dut loger d'abord à Namur, puis à Arlon. Une fois rendus à Urianges, les arrivants eurent sous les yeux un spectacle navrant : le château

n'existait plus; il avait été incendié et, seules, quelques poutres calcinées, des ferrailles tordues, des pierres noircies par la fumée, des briques éclatées sous la morsure des flammes témoignaient qu'une habitation s'était trouvée, naguère, en ces lieux. On était en 1917 : trente-six mois s'étaient écoulées depuis le désastre. Une végétation robuste avait crû sur ces ruines et, en ce beau jour de septembre, le violet cendré des bruyères fleuries, le jaune d'or des genêts, la pourpre sombre de la giroflée sauvage et le vert rude de l'ortie s'y mêlaient dans un désordre tumultueux, parmi des ronces inextricables; d'un pan de muraille à moitié démantelé et qui ne tenait plus debout que par miracle, un jeune arbrisseau, églantier ou seringa, s'élançait, souple et fort, attaché aux moellons par de solides racines apparentes. Çà et là, le bronze d'un ornement de meuble, l'étoffe flottante d'une draperie en guenille ou l'éclat luisant d'un dé-

bris de verre, de vaisselle ou de boîte à conserve apparaissait, déshonorant de son aspect sordide ce tableau de désolation.

Le « Miroir », le bel étang auquel cette propriété devait son nom, se trouvait en partie comblé par l'amas de détritrus qui y avaient été jetés; le parc, presque partout déboisé, ne possédait plus ni allées ni chemins praticables, ni charmille, ni bosquet. La plupart des statues de marbre qui, autrefois, en peuplaient les pelouses ou ornaient les quiconces du jardin à la française, brisées, gisaient par terre ou dans l'herbe; quelques-unes, vêtues de poussière, mais demeurées sur leur socle, dramatisaient des gestes venus de corps auxquels manquaient la tête, une main, un bras, une jambe.

— Est-il possible que ce soit notre « Miroir »! s'écria, enfin, Claire douloureusement. Et elle ajouta :

— Que ma mère ne le voie jamais ainsi; elle en mourrait!

La jeune femme allait de ce parc et de ce jardin ravagés à l'Eau Grise qu'une nappe de moisissure empuantait; puis elle courut aux dépendances : à la loge du concierge, déserte, privée de toiture, où le vent, la pluie, la neige, le gel de trois hivers avaient imprimé leur trace; de même, pour les écuries, les remises, le garage. Partout, même désordre, même dévastation. Et peu à peu, une colère s'emparait d'elle, augmentait sa haine de l'envahisseur parjure, cause unique de tous les maux de sa patrie :

— Maudits soient ceux qui firent cela! dit-elle avec indignation.

— Que veux-tu? C'est la guerre! répliquait aussitôt son mari, d'un ton ironique qui la blessa.

Ce mot : « C'est la guerre! », écho parfait de celui dont les Allemands accueillaient alors

toutes les protestations, réclamations et malédictions des sinistrés, et que Paul avait adopté, jeta la jeune femme dans un état d'énervement dont elle eut peine à réprimer la violence. Et elle mesura dans son étendue et son poids réels la barrière que la différence de leurs manières de sentir avait lentement élevée entre eux : c'était autrement grave que le « mur de gaze » dont M^{me} Raucourt avait parlé; c'était un mur d'airain.

— Comment avons-nous pu en arriver là? se demandait-elle : Paul est, aujourd'hui, résolument matérialiste; il a changé et ne s'en doute pas. C'est ma faute : je l'ai trop déçu; ne pouvant plus croire en moi, il ne croit plus en rien. Mais quel phénomène bizarre, cette marche que le temps suit dans l'homme à l'insu de l'homme lui-même! Moi, au contraire, moi qui, intellectuellement, n'existais que par mon mari, j'attache désormais plus d'importance aux idées que

je me fais des choses qu'à ces choses véritables; j'irais presque jusqu'à nier l'existence du monde physique. Et cependant, cependant, c'est bien le côté physique de mon être qui, naguère, me fit tomber dans les bras de Sameries.

Or, ce qui, maintenant, me plaît en ce jeune homme, c'est ce que je me figure de sa mentalité nouvelle, c'est le don qu'il a fait de soi-même, c'est son courage allant jusqu'à la témérité. Devant ce fait considérable : la guerre, Paul n'est qu'un froid dialecticien, tandis que Jean se révèle, tout d'un coup, admirable de dévouement spontané, de folle bravoure. Serait-il vrai que seules les forces sentimentales sont irrésistibles?... Mais non, pas plus que les autres, puisque nous leur cédon's également... Ah! les aspects divers et fuyants de la vie, comme nous en subissons l'influence!... jusqu'à en être les jouets, les esclaves, les victimes! Aussi, dans l'échelle des valeurs morales, comment discerner

exactement le bien du mal, puisque très souvent notre responsabilité se trouve à la merci de notre instinct? Tout notre malheur vient, certainement, de cette dualité hostile de notre âme qui, à cause de son essence mobile, légère, aérienne, veut s'élever; notre corps charnel soumis aux plus basses fonctions. Quand ma mère parlait, l'autre été, ici même, des indulgences méritées par l'adultère masculin, des sévérités qu'impose le nôtre, elle oubliait ce qu'est exactement la femme : une hybride de la nature et de la civilisation, que ses aspirations vers l'idéal mettent sans cesse en opposition avec les exigences de sa chair, lesquelles, s'il s'agit d'une créature jeune, saine, normale, ne seront pas moins impérieuses chez elle que chez l'homme et prétendront, elles aussi, à être satisfaites, en dépit de la fatalité physiologique qui pourrait lui infliger des maternités extra-conjugales. Le mur dressé entre les deux parties du couple humain est construit des rêves persistants de la femme op-

posés aux passions réalistes de l'homme. Ce qui fait, parfois, tomber ce mur, ce sont leurs appétits communs; mais alors, autre chose va les diviser, et c'est le sentiment que nous, femmes, nous nous obstinons à vouloir maintenir dans l'amour; alors que les hommes, en général, n'y cherchent plus que la volupté.

Après avoir monologué ainsi devant les ruines de cette demeure qui avait abrité son enfance, sa jeunesse, son bonheur d'épouse et de mère, qui avait servi de berceau à sa race, à laquelle elle était attachée par les liens de l'habitude, de la tradition et du souvenir, Claire ne put retenir ses larmes. Et sa pensée vola vers les vengeurs d'une violation si brutale de tout ce qui, dans la patrie, représente le foyer familial, la maison, l'arche sacrée. Elle éprouvait pour l'armée belge une reconnaissance et une admiration sans bornes, mais s'appliqua à en modérer l'élan, car elle venait de se rappeler avec trop de complaisance que Jean Sameries faisait partie

de cette armée. Et elle se jura que jamais plus elle ne succomberait à l'entraînement qui la poussait à souhaiter revoir le jeune capitaine :

— Quoi qu'en dise Paul, affirma-t-elle, le libre arbitre existe, nous en disposons; s'il a pu m'abandonner un moment, autrefois, que la leçon, au moins, me profite : j'en ai assez souffert et je lutterai énergiquement, j'y suis résolue, contre une seconde et beaucoup plus coupable défaillance.

Le même soir, M. et M^{me} Davaine reprenaient ensemble le chemin de la capitale. Acagné, chacun, à un bout d'une de ces affreuses voitures de troisième classe, seules concédées aux Belges par l'autorité occupante, en ce temps-là, les époux ne se parlaient guère : ils étaient mornes, sans expansion comme sans confiance réciproque, plongés l'un et l'autre en des pensées tellement contradictoires !

XVI

La paix ayant été signée le 11 novembre 1918, le roi Albert, son état-major, les princes et l'armée faisaient une entrée triomphale dans Bruxelles le 22.

Aussitôt, les ambulances militaires, supprimées en 1914 par le gouverneur allemand de la Belgique, se réorganisaient; elles étaient bien nécessaires à Bruxelles, car de nombreux invalides, malades et blessés y étaient rentrés en même temps que les soldats victorieux. Claire Davaine, forte de son diplôme de capacité, fut des premières, parmi les dames bruxelloises, à y reprendre du service. Dououreux service dans cette ville en fête où, après les longues années de la domination étrangère, tout, cependant, était à la joie, par l'espoir d'un avenir heureux et l'orgueil du triomphe.

Ici, le réconfort moral de cette joie, de cet espoir et de cet orgueil ne suffisait pas à supprimer les souffrances physiques; il les adoucissait chez quelques hospitalisés plus fins que la masse de ces hommes appartenant, pour la plupart, aux classes laborieuses.

Quand M^{me} Davaine, vêtue de la robe de toile bleue, du col, des manchettes et du tablier blancs, chaussée des pantoufles de feutre et coiffée du « pchunt » des gardes-malades laïques, pénétra pour la première fois en la salle VII de l'ambulance *Marie-José*, elle eut un serrement de cœur. Pourtant, la pièce, pas bien grande, nette, claire et ornée de plantes vertes, avait un aspect accueillant. Douze couchettes de laqué blanc s'y alignaient contre un mur passé au ripolin; devant ces couchettes régnait une large baie dont les panneaux de verre laissaient voir de beaux arbres au feuillage automnal de tous les tons de la pourpre, de l'ambre, de l'or, de l'amé-

thyste. Et les accessoires de cette salle d'ambulance étaient de faïence, de cristal ou d'acier poli. Aussi, elle étincelait, riante sous le soleil. Mais des visages ou livides ou trop rouges reposaient sur les oreillers des lits, et tels des jeunes hommes couchés ici avaient la tête, ou le cou, ou le bras, quand ce n'était pas le torse tout entier, enveloppés de bandages; pour certains, un creux sous la courte-pointe, à la place des jambes, révélait l'amputation des membres inférieurs. Le silence était complet dans la salle VII, bien que personne n'y fût endormi; la toilette des patients n'était pas faite encore; on attendait la visite du médecin-chef, le célèbre chirurgien F...

— Bonjour, Messieurs, avait dit la jeune femme en entrant; c'est moi, édsormais, qui, chaque matin, serai affectée au service de votre salle.

Elle avait eu le soin de se munir d'autant de

bouquets de pervenches qu'il y avait d'hommes dans la salle, et elle allait de l'un à l'autre, mettant ses fleurs étoilées sur les lits, dont quelques-uns montraient déjà, au chevet, les insignes de la médaille militaire, voire des ordres de Léopold ou de la Légion d'honneur qu'y avaient déposés la veille le roi des Belges et le maréchal Joffre.

Quand Claire parvint auprès du lit XII, le dernier de la rangée, elle ressentit comme un coup au cœur : elle avait cru reconnaître le jeune homme qui occupait ce lit. Mais lui-même ne manifestant d'aucune manière qu'il l'eût reconnue, elle se dit qu'elle s'était trompée; les pervenches venaient d'être mises par elle entre des mains étalées sur la couverture, mais qui n'avaient fait aucun mouvement pour prendre ces fleurs. Et c'est alors que les yeux, fort beaux, de ce jeune homme, qui semblaient la regarder, attirèrent plus particulièrement l'attention de la

nouvelle infirmière : l'immobilité et la dilatation de leur iris la frappaient d'étonnement ; la pupille de ces yeux était d'un noir parfaitement normal et aucun obstacle apparent ne s'opposait pour eux à la perception de la lumière. Cependant, ils demeuraient fixes, brillants et, eût-on dit, insensibles.

— Celui-là est un fameux, expliquait le voisin de lit du n° XII : étant capitaine au service de l'aviation, il a abattu, à lui tout seul, sept avions boches ; il a été cité cinq fois à l'ordre du jour et on l'a décoré, non seulement de la médaille militaire que nous avons tous, mais de je ne sais combien d'ordres étrangers et nationaux.

Claire, extrêmement émue, allait demander : « Comment s'appelle-t-il ? ». Mais le docteur F... pénétrait dans la salle, suivi de deux internes et d'une servante. Il était des amis des Davaine et c'est lui qui avait fait entrer Claire dans cette

clinique; il la salua, puis, tout de suite, commença sa consultation, tâtant les pouls, auscultant les dos et les poitrines, coupant des pansements, débridant des linges, lavant des plaies, tandis que la servante tenait à sa portée un baquet d'eau tiède, constamment renouvelée au lavatory de la salle. Il y eut aussi des arrachements d'agrafes qui firent pousser quelques cris, vite étouffés car Claire, le maître et ses disciples, par des paroles d'exhortation et de réconfort, apaisaient les souffrants, faisaient appel à leur courage de soldats, et ceux-ci finissaient par sourire, sans plus se plaindre.

— Maintenant, c'est au tour du capitaine, dit le docteur.

Et le groupe s'arrêta au n° XII. Tout de suite, on s'occupa des yeux du patient, devant lesquels le rayon d'une forte lampe électrique fut dirigé sans que le moindre symptôme de sensibilité y apparût. Le seul traitement ordonné à

haute voix fut le placement du n° XII dans une chambre obscure et un essai d'application radiographique sur les paupières du capitaine.

— Docteur, puis-je espérer de recouvrer jamais la vue? interrogeait celui-ci anxieusement.

— Pourquoi pas, mon brave? fut la réponse.

Mais à Claire, qui venait de s'informer tout bas :

— Mon Dieu, vraiment, est-il aveugle?

— Et pour toujours, avouait le praticien en s'éloignant du lit XII. Hélas! c'est l'amaurose : lésion de la rétine à la suite d'une blessure de la partie du cerveau intéressant le nerf optique. C'est incurable. Et le malheureux a vingt-huit ans à peine; il est beau, riche, couvert de gloire...

La visite médicale était terminée; l'illustre chirurgien, après quelques recommandations techniques à l'infirmière, à la nurse et aux internes, s'en allait. On entendit bientôt le bruit des roues de son automobile et le son du klakson

de son chauffeur. Claire courut au lit XII; elle s'empara des mains du blessé et les serra dans les siennes; puis, d'une voix à peine perceptible, elle dit :

— Jean, c'est moi!

Un tressaillement de tout son être souleva le jeune homme; son visage sans regard s'éclaira de la lumière d'un bonheur surhumain, et il demanda :

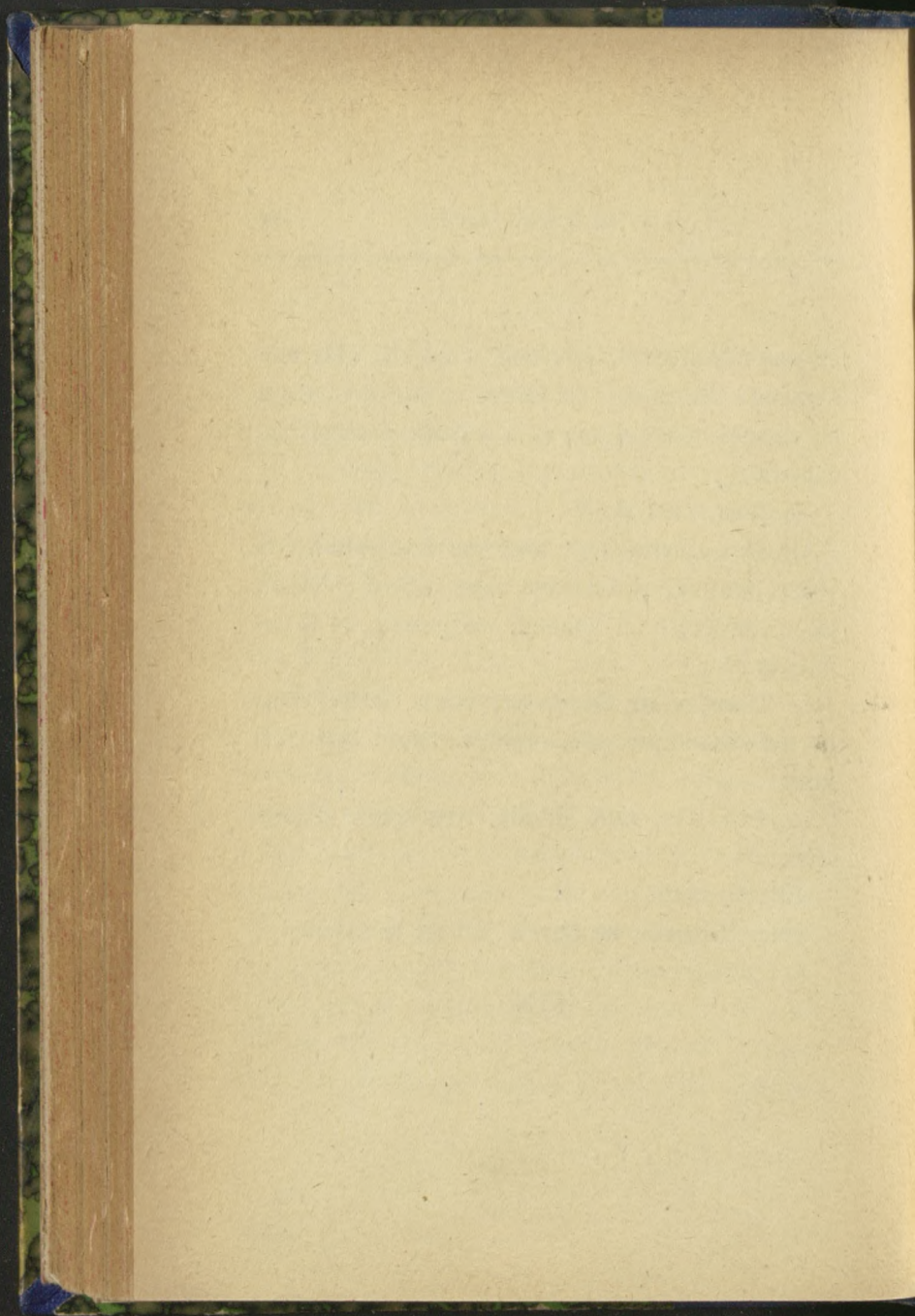
— Vous, vous, Madame; vous, Claire? Oh! ne me détrompez pas, répétez encore que c'est vous...

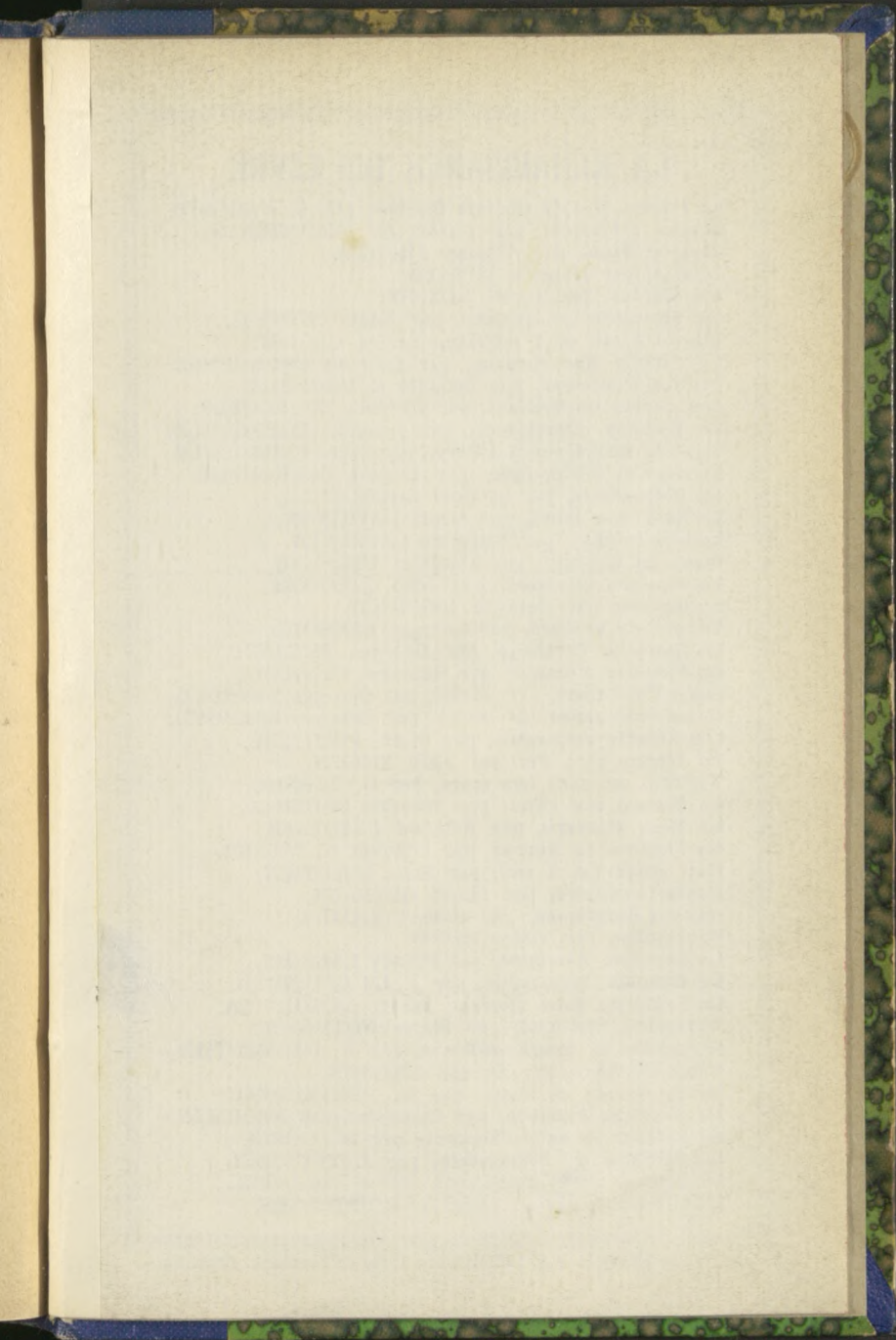
— Oui, c'est moi, fit-elle, tremblante d'émotion.

Elle l'aimait.

Jean Sameries ne devait jamais le savoir.

FIN





LA RENAISSANCE DU LIVRE

La Pauvre Vie de Charles Bernier, par G. d'ACONIT.
Contes d'Afrique, par Olivier de BOUVEIGNES.
Sous la Peau, par Armand BRUNET.
Edwige, par Maurice BUTAYE.
Les Tantes, par Cyriel BUYSSE.
Le Vainqueur déconcerté, par Léon CHENOY.
Quinze Ames et 1 mousse, par Isi COLLIN.
La Famille Kaekebroeck, par Léopold COUROUBLE.
Pauline Flatbrood, par Léopold COUROUBLE.
Les Cadets de Brabant, par Léopold COUROUBLE.
Le Mariage d'Hermance, par Léopold COUROUBLE.
Madame Kaekebroeck à Paris, par Léop. COUROUBLE.
Le Roman d'Hippolyte, par Léopold COUROUBLE.
Le Petit Poels, par Léopold COUROUBLE.
Le Sens des Jours, par Henri DAVIGNON.
Lettres Intimes, par Emile de LAVELEYE.
Cœur en Eventail, par Stanislas DELHAYE.
Le Mystère Quotidien, par Jules DESTREE.
Kermesses, par Georges EEKHOUD.
Voyous de Velours, par Georges EEKHOUD.
La Nouvelle Carthage, par Georges EEKHOUD.
La Faneuse d'Amour, par Georges EEKHOUD.
Cycle Patibulaire (1^{re} série), par Georges EEKHOUD.
Cycle Patibulaire (2^e série), par Georges EEKHOUD.
Les Amants disparates, par Pierre FONTAINE.
La Chaîne sans Fin, par Julia FREZIN.
Tartarin est dans nos murs, par G. GARNIR.
La Maison sur l'Eau, par Maurice GAUCHEZ.
La Rose Pourpre, par Edmond GLESENER.
La Flamme du Cypres, par Edmond GLESENER.
Mon crime est à moi, par René GOLSTEIN.
Après Inventaire, par Albert GUISLAIN.
Amours Rustiques, par Hubert KRAINS.
Bucoliques, par Victor KINON.
La Suprême Aventure, par Francy LACROIX.
Le Bonheur Impossible, par J. LE COUDRIER.
La Faute de Mme Charvet, par C. LEMONNIER.
Chevalerie Rustique, par Pierre NOTHOMB.
Lariguettes et Casque-à-Pique, par R. PARMENTIER.
Vieux-Bonheur, par Sander PIERRON.
Narhi, femme de blanc, par M. PREVAUDEAU.
La Suprême Flambée, par Henri-Jacques PROUMEN.
Le Petit Curé de Schaerdyck, par M. SABBE.
La Parabole du Franciscain, par J. TOUSSEUL.
Le Colonel de St-Edme, par Horace van OFFEL.
L'Enlèvement, par G. VOOS de GHISTELLES.

ECK

Oct. 21

ERRE

